

Anne-Sophie Monglon

Une fille,
au bois dormant

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

Anne-Sophie Monglon

UNE FILLE,
AU BOIS
DORMANT

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

I

Carnet d'éveil de Pierre, le 9 octobre 2008

Pierre a trois mois. Il dort beaucoup et sourit aux anges.

Donc ça commence comme ça. Tu attends Clara, elle tarde, la pièce où tu te trouves est vide et tu te laisses traverser par l'air – tiède, un peu lourd, pesanteur de particules fines, de gaz d'échappement – et par les bruits – ronflement du boulevard Ornano à gauche, son métronomique d'une balle contre un mur dans la cour de droite, de temps en temps un oiseau lance un cri.

Tout est calme autour de toi et en toi. Il y a eu quelques semaines un peu délicates à ton retour de congé maternité, mais maintenant tout est calme. Évidemment, ton job a été allégé, avec l'arrivée de votre nouveau P-DG et la crise, il fallait bien s'attendre à quelques changements.

Précisément, ce qui s'est passé, c'est qu'on t'a enlevé les *prezzes*, les Présentations en interne des Cahiers documentaires que tu rédiges. Hugues, ton boss, t'a expliqué, la nouvelle direction veut des gens à l'aise à l'oral et c'est bien naturel, non ? Ça ne t'a pas dérangée, ça t'a même soulagée, de ne plus faire les Présentations. Elles sont toujours source de stress pour toi, tu connais toutes les faiblesses de tes Cahiers – chaque fois tu te dis que si tu avais eu plus de temps, tu aurais rendu quelque chose de plus consistant, quant au discours oral, on te demande là aussi d'aller vite et, du coup, à force de chercher le mot juste, tu bégayes, restes bloquée, c'est ce qui t'est arrivé pour la présentation du dernier hiver, un blanc, le trou noir, l'envie d'y disparaître, tu n'aimes pas l'oral. Donc, si tu ne fais pas les Présentations, tu auras plus de temps pour consolider les Cahiers et c'est ça l'important. Avec la naissance de ton enfant, tu as envie de te recentrer sur l'essentiel, l'écrit qui reste tandis que l'oral part en fumée,

l'oral comme un brouillon, un amalgame de bons germes et de déchets, un exercice d'approximation.

Donc, c'était ton boss qui allait reprendre tes Présentations et ça t'allait. Hugues et toi vous vous comprenez. Vous cherchez à mettre du sens dans ce que vous faites, vous n'êtes pas en 2D. Et puis, Hugues, quand il entre dans une pièce, il sent les forces en présence, qui jouer contre qui, les règles d'un monde échiquier, adversaires/ alliés, dominants/dominés, un monde western auquel tu te sens étrangère, alors oui, tu t'es dit qu'il saurait défendre ton travail, en proposer une interprétation orale séduisante sans pour autant le dénaturer.

Ce qui t'a un peu perturbée, c'est quand Hugues quelques jours plus tard t'a annoncé que tes Présentations allaient finalement être confiées à Silvia, la fille qui t'a remplacée pendant ton congé maternité, celle qui t'a laissé des dossiers pour les nouveaux Cahiers en mettant des *Top*, des *Super*, des *Glamour* partout comme des paillettes de chocolat multicolore sur une pâtisserie. Un moment, tu as eu l'impression qu'il te lâchait. Que tu t'étais trompée en pensant que vous étiez liés par deux quêtes précieuses : le sens et le rire, les lèvres au bord du rire très rapidement, il y a peu de gens avec qui tu partages ça. Donc tu as été un peu perturbée avant de comprendre ce qui se passait en te remémorant certains moments avec Hugues – cette fois où, lors d'un travail commun, c'était avant qu'il ne devienne ton boss, c'est toi qui as clairement pris le *lead*, cette autre fois où tu lui as dit que tu le trouvais trop scolaire, ce regard effaré qu'il t'a adressé quand l'ex-P-DG t'a remerciée pour le travail que tu avais accompli sur un dossier qui relevait de la compétence de Hugues, comme s'il avait su que c'était toi qui avais fait le job. Tu as compris que tu étais susceptible de mettre Hugues en danger.

Tu as revu le petit rôle que tu as joué dans son embauche et son acclimatement dans la boîte. Tu l'as vu, lui qui s'est retrouvé, un peu par hasard, à la tête d'un département de votre agence de communication où il se doit d'aller dans le sens de cet air du temps qu'il a tant de mal à saisir, avec son éducation conservatrice, ses polos Lacoste et son loden, et tu as compris cette

tentation de se donner l'air branché en se détachant de ses objets anciens dont tu fais partie. Tu as compris. Tu es devenue encombrante pour Hugues. Tu dois te faire oublier. Tout va bien.

Tout va bien. C'est ce que tu répètes à Clara quand elle arrive, ou plutôt trace une diagonale jusqu'à toi, et qu'elle te demande des nouvelles de ta situation professionnelle.

Elle inspire ostensiblement. Elle porte aujourd'hui un tee-shirt noir, *Parlez lentement je suis blonde*, un jean enfoncé dans des santiags en cuir vieilli et, comme d'habitude, des ongles vermillon assortis à son rouge à lèvres. *Comment peux-tu dire que tout va alors que ton job a été amputé ?*

Tu marques un temps d'arrêt face à cette manière de venir te chercher, cette parole précipitée, cette impatience dans tout le corps, comme si elle était en manque, en manque de quoi, Clara, trente-cinq ans, 1,72 m, adjointe à la DRH de votre boîte.

Tu continues à penser qu'il ne s'est rien passé de grave. Il s'est passé ce qui se passe toujours dans ces cas-là, il t'est arrivé ce qui arrive à tant d'autres, ce qui ne peut manquer d'arriver en temps de crise, l'activité est revue à la baisse. Au fond, peu d'événements en sont vraiment et tu as tendance à trouver qu'on en fait toujours un peu trop à ce sujet – particulièrement dans votre boîte où mettre des points d'exclamation à la fin de chaque mail est la règle, où l'hystérie est le ton de base et où, pour se faire entendre, il faut surenchérir dans les aigus. Tu t'en sens incapable, aussi préfères-tu observer tout ça avec détachement, amusement, et, crois-tu, hauteur. Tu finis quand même par expliquer à Clara, *je crois que je suis devenue encombrante pour Hugues.*

Elle s'assoit en te scrutant comme si tu étais un animal d'une espèce non répertoriée. *Tu es la fille la moins encombrante que je connaisse, ton problème*

c'est justement... Mais la fin de sa phrase se dissout dans la conversation de vos voisins.

Vous vous trouvez dans un café, plus exactement, un appartement transformé en café, et vous êtes dans ce qui se veut une chambre d'adolescente, installées à un bureau de médium rouge, un tapis rose bonbon sous les pieds et un mur de posters à votre droite, actrices, sourcils et bouches circonflexes, chanteurs, coiffure effet saut du lit, regard fermé et chemises entrouvertes. De nouveaux consommateurs viennent de s'affaler sur le lit, ils sont quatre, deux hommes et deux femmes, la cinquantaine assumée, paupières tombantes, minijupes et décolletés pour elles, cheveux poivre et sel, bronzage carotte et navet pour eux, et ils disent que *le progrès c'est la croissance et la croissance c'est la consommation*. Tu as commencé ton écoute sur la phrase de Clara et enchaîné sans t'en rendre compte sur une des leurs, *Pardon j'ai du mal à t'entendre*.

Ton problème, selon Clara qui hausse la voix et détache ses syllabes, c'est justement l'inverse, *ton problème c'est que tu es trop peu VISIBLE*. Elle développe. Il y a deux sortes de personnes dans une entreprise, *enfin, beaucoup plus mais au moins deux*, les visibles et les invisibles, celles qui prennent la lumière et celles qui sont *périphérisées*. *Dont tu risques de bientôt faire partie*.

Ça te paraît simpliste cette manière de voir, tu ne crois qu'aux nuances, aux demi-teintes, aux clairs-obscur, tu aimes le second degré, les portraits de trois quarts, les ombres portées. Clara perçoit ta rétraction.

- Ne te sens pas agressée. En quoi consiste ton travail ?
- À rédiger des cahiers documentaires.
- Et à quoi servent ces cahiers ?
- À aider mes collègues dans leurs missions.
- Oui, mais plus précisément ?
- C'est un entretien d'embauche, de recadrage ?
- Ne le prends pas comme ça, j'ai l'impression que je peux t'aider. Excuse-moi si je le fais mal.

— OK. Mes cahiers leur permettent de concevoir des campagnes de communication.

— Et quel est l'objectif de ces campagnes ?

— ...

— La visibilité des clients. Tu donnes aux autres une possibilité d'exister dans ce monde. Comment faire si toi-même tu n'incarnes pas ça ?

CQFD. Tu n'aimes pas, ce qui se démontre trop facilement. C'est ce que tu te dis tandis que ton amie t'expose le petit théâtre sur tréteaux qu'est selon elle le monde de l'entreprise. Il y a des postes, mais surtout des rôles, et elle a le sentiment que tu n'as pas choisi le tien, que tu te planques au fond de ton fauteuil de spectatrice. Dans l'ombre, tu regardes la représentation, éventuellement tu t'en amuses, Hugues et toi vous en amusez, mais Hugues, qu'elle *n'aime pas beaucoup par ailleurs comme tu le sais*, n'hésite pas à monter sur les planches tandis que toi, tu restes dans ton fauteuil – et, pendant ce temps, d'autres peuvent venir te piquer ta place sur scène, non ?

Clara est une littéraire, elle aime les mots et, en général, tu l'écoutes avec pas mal de plaisir. Mais là, elle t'agace. L'impression qu'elle te prend comme cobaye de sa démonstration pour le simple plaisir d'en faire une. Dialogue de sourdes au milieu du brouhaha qui te semble avoir repris, te donne mal à la tête de même que ces affiches idolâtres autour de vous, témoins de la bêtise adolescente – l'adolescence, la tienne, que tu as détestée.

Un serveur mi-homme mi-femme, chignon et barbe, chemise ouverte sur torse poilu plus jupe tablier, vient prendre votre commande. Clara mate son pas déboîté, *il est pas mal non ? L'établissement est réputé pour casser les frontières, en particulier celles du genre.*

Elle a ça, à la différence de Hugues, le frisson de l'air du temps.

Elle se lève brusquement, *Je reviens.*

Tu ouvres tes épaules, étends tes bras derrière ton dos pour te décontracter, frôles la chaussure d'un des hommes sur le lit – *Pardon.* Il ébauche un sourire

ambigu – *Pas de problème*. Tes yeux survolent sa jambe. Elle mord sur celle de sa voisine de gauche tandis que sa main enlace l'épaule de sa compagne de droite qui elle-même fait du pied à son voisin. Donc les jambes des deux couples s'emmêlent, *l'établissement est réputé pour casser les frontières*, et leur conversation semble s'alanguir, même s'il y est toujours question d'économie. Ton dos enregistre les ondes sonores qui s'échangent,

Aujourd'hui c'est la journée de l'argent.

Incroyable ça existe ?

Oui, des banquiers se proposent de faire l'éducation financière des gosses de primaire, au moyen d'ateliers.

C'est pitoyable, l'école se calque de plus en plus sur l'entreprise.

Moi je trouve ça bien, ça permet de réduire l'écart entre les études et le monde du travail...

Moi je ne sais...

Clara revient. *Ils servent même dans la salle de bains. C'est top non ?*

Oui. Ta voix manque de conviction. Face à Clara, un persistant déficit d'enthousiasme. Particulièrement aujourd'hui où tu te sens contrariée par ses mots. Tu n'es pas suffisamment *visible* dans la boîte. Admettons. Et que faire pour le devenir ? Selon elle, tu as plein de possibilités, aller sur les réseaux sociaux, te montrer davantage aux soirées et y être *proactive, pas tapisserie comme tu as tendance*, déjeuner de temps en temps avec les uns et les autres. T'imposer. Dans le boulot, aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, le soi est une marque – elle déclame pour bien marquer qu'elle n'y croit qu'à moitié, *Personal branding*.

Tu ne sais pas quoi dire. Souvent aussi face à Clara, un temps d'arrêt. Elle développe ce qu'elle estime être une manière intelligente de comprendre le concept du soi comme marque. Tu as du mal à l'écouter. Tu entends une autre histoire sous ses mots. Celle d'une fille, toi, qui n'a pas su passer d'une époque où la pudeur pouvait être une qualité à une où elle est devenue ringarde. Cette

histoire, elle sonne juste, Clara est bonne à l'oral, mais tu n'es pas sûre qu'elle tiendrait à l'écrit.

Ton amie s'est maintenant tue et, dans la place que te laisse son silence, tu remplaces son histoire par la tienne, celle que tu aimes te raconter.

Tu es une fille qui n'a pas un ego surdimensionné, qui préfère être plutôt que paraître. Tu monteras sur la scène du travail quand tu te sentiras prête. C'est ce que tu dis à Clara. *Quand ?* Elle a mis de l'agressivité dans sa voix. Elle continue à te chercher, c'est sa conception de l'amitié. Pourquoi pas ?

Quand j'aurai mieux en main mes cahiers, sans doute. Tu les visualises à ce moment-là, le brouillon qu'ils représentent, oui, tu monteras sur la scène quand tes études seront plus abouties, c'est ce que tu te formules, que tu ne dis pas à Clara mais à quoi elle semble répondre, *La vie est ici et maintenant.*

Clara et son sentiment d'urgence, Clara qui enrage qu'on puisse la figer, Clara et le mouvement, le besoin qu'elle en a, l'énergie qu'elle déploie pour le maintenir, le mouvement pour sa propre vertu. Tu comprends, plus que ça, tu sens qu'il y a une vérité là-dedans, la vie comme une série de sprints. Une nouvelle fois, de l'agacement, *On y va ?*

Lassitude, engourdissement, tu avances le long du boulevard Ornano, glissant à la suite de Clara entre les poussettes, les marchands ambulants, les gesticulations, les sons assourdissants. Vous parvenez dans une cour, pavés disjoints et mauvaises herbes en liberté. Tout au fond, un bâtiment en briques blanchies, le studio d'enregistrement où vous allez suivre votre formation.

Dès que Hugues t'a annoncé que tu ne ferais pas les Présentations, Clara t'a proposé de t'inscrire à ce stage qui débutait quelques semaines plus tard. C'était elle qui s'en occupait au sein de la DRH. Il t'était possible de le faire entrer dans ton DIF. Il restait des places, mais il fallait faire ASAP. Elle viendrait avec toi. Un mail suivait avec les détails. *Une formation à la voix : Une manière de mieux faire entendre la tienne ?* C'est ce qu'elle avait noté en objet du message. Sérieusement, elle t'avait dit quand vous vous étiez retrouvées un peu plus tard devant la machine à café et que tu lui avais avoué que ça te soulageait de ne plus assurer les Présentations, sérieusement, je crois que ça ne peut pas te faire de mal, on dirait toujours que tu t'excuses d'exister. C'est tout à ton honneur, tes doutes, ton humilité, mais tu es trop scrupuleuse pour la boîte, elle n'en mérite pas tant et Hugues encore moins.

À ce moment-là, tu pensais encore que c'était Hugues qui allait se charger de tes Présentations, ce qui se passait ne te semblait donc pas préoccupant et tu as relu l'annonce l'ironie aux lèvres. *Initiation vocale : Placer sa voix pour trouver sa voie.* Attendu ce jeu de mots. Ça t'a heurtée comme une grossièreté. Tu as quand même continué. *Votre voix – je vous propose de vous aider à la rendre plus audible, plus forte, plus juste – elle deviendra votre griffe, votre second*

visage. Tu as eu la tentation de réécrire ce communiqué maladroit. Pourtant, au fil des secondes, un semblant d'envie est monté. Pourquoi pas, tu n'as jamais trop aimé ta voix.

La porte s'ouvre sur une moquette grise et une odeur d'humidité, le corps du formateur apparaît dans la foulée – grand, blond, calme, *Guillaume*. Tu laisses Clara s'avancer en bouclier, elle se présente puis se décale d'un coup et tu reçois en pleine face les faisceaux des spots, *Bonjour, je suis Bérénice*.

Vous vous retrouvez assises sur des chaises de plastique assorties à la moquette et disposées en rond sur icelles en compagnie d'une huitaine de collègues, que pour la plupart tu ne connais pas car ils appartiennent à d'autres boîtes du groupe, à l'exception de Roch, un type du service financier avec un côté Playmobil. Tu crois te souvenir qu'il aime bien l'Asie.

Vous devez vous présenter. Terrassée à l'idée de t'exprimer en public, tu te retires du moment. Clara commence, assurée dans sa prise de parole, drôle aussi, et touchante par son implication dans cet exercice qui te paraît purement rhétorique. Suit Inès, une petite femme avec une grosse voix travaillant à la compta du groupe. Elle se met à raconter que sa voix, un virus l'en a privée pendant des mois et que, lorsqu'elle l'a retrouvée, ce n'était plus la sienne, c'était cette voix grave que vous pouvez tous entendre maintenant, cette voix dont elle a honte. Elle attend de cette formation de se retrouver, cette maladie a tout détruit chez elle. Elle énumère ses symptômes, la fatigue, les vertiges, le cou brûlé, les boursouflures de la peau, les collègues qui ne veulent plus lui serrer la main de peur que ce ne soit contagieux, le compagnon qui devient distant, ne l'embrasse plus, ne veut plus la toucher. Elle entre toujours plus avant dans les détails, le temps passe et tu te dis que cette histoire est terrible, mais que cette fille confond exercice de présentation et parole exutoire, qu'elle rogne sur le temps des autres, elle est quand même gonflée, et tout de suite après, gênée de l'avoir jugée, tu contrebalances, elle souffre, c'est toi qui exagères, mets-toi un peu à sa place, et bientôt tu ne sais plus quoi penser.

Le formateur, Guillaume, finit par l'interrompre d'un ton neutre. Merci Inès, on ne peut pas développer maintenant mais on aura l'occasion d'en reparler. Le tour de table continue. Tu retombes dans une présence flottante, enregistrant sans vraiment les entendre ceux qui cherchent leurs mots, ceux qui se reconstruisent un parcours logique, à grand renfort d'adverbes et de conjonctions, *donc, par conséquent, du coup, c'est pourquoi, en fait*, ceux qui déversent tout sans tri. Tu attends le dernier moment pour passer, tu as du mal à savoir pourquoi tu te trouves là alors tu dis la vérité, c'est Clara qui t'a inscrite, elle prend soin de toi. Les autres rient. Le formateur te demande de répéter en avançant ton corps vers le centre du cercle *parce que tu as fait un mouvement vers l'arrière en parlant, tu ne t'en es pas rendu compte ?*

À la fin, il se présente aussi. D'emblée il précise, il n'est pas prof ni coach. C'est en tant que passionné de chant qu'il va donner cette formation. Il va essayer, en cette quinzaine de séances que vous allez passer ensemble, de vous amener à ressentir votre propre voix. Lui-même chante depuis longtemps, il a suivi de nombreux enseignements, visiblement prestigieux, qu'il énumère, mais il n'a *sorti* son premier album que trois ans auparavant. Le prochain est pour bientôt, il espère.

Puis il vous propose de vous déchausser, ce que seule Clara fait, et de commencer les exercices de cette première séance (thème : voix au chapitre). Tu crois comprendre qu'il en est des voix comme des parfums, il y a celle de tête, celle de cœur et même celle de fond. Les pratiques se succèdent, respirer pour que la voix parte du ventre et non du plexus solaire, prolonger ses expirations et constituer un plancher abdominal pour tenir la note, émettre de petits sons simples puis de plus complexes et les marier entre eux, en les prononçant de plus en plus vite. À partir de là, l'ambiance devient ludique et tout le monde finit pieds nus. Même Roch et son collègue financier du groupe, tous deux les cheveux coupés court, les oreilles dégagées, tous deux de sombre et de raideur vêtus.

Tu prends ton métro de retour avec Roch. Tandis que vous attendez sur le quai désert, tu remarques ses chaussures à bouts ronds et son teint beige dénotant une alimentation peu généreuse en produits frais. Il parle avec des haches dans la voix, il n'a pas trouvé le prof très pédago, les discours du genre je ne suis pas là pour vous apprendre, vous êtes là pour découvrir tous seuls, lui, il trouve *toujours ça assez fumeux*. Tu te rappelles la manière dont il s'est présenté au début de la séance, comme suivant le déroulé d'un plan sur un prompteur imaginaire, et tu crois entendre que ça le terrorise, l'absence de règles. *C'est bien d'avoir des modèles pour entrer en relation avec les autres*, te dit-il d'ailleurs quand vous vous séparez, quelques minutes plus tard.

Dès que tu rentres, comme dans une course de relais Matthieu part. Une charrette, un concours, une tour à Dubai, *un truc de folie, quasi exclusivement en verre, une semaine pour tout rendre*, et bientôt ton fils Pierre t'appelle. Tu lui réponds en le prenant dans tes bras et en inaugurant avec lui ce que tu pratiques depuis des années avec les autres, une présence-absence.

Il y a ce conte qu'on connaît tous. Une jeune fille, à la suite d'une malédiction, tombe en sommeil. Son évanouissement n'ôte cependant pas les couleurs vives de son teint, ses joues sont *incarnates* et ses lèvres *comme du corail*. Cette jeune fille, c'est BBD, la Belle au bois dormant, et BBD c'est aussi toi, Bérénice Barbaret Duchamp, trente-trois ans, cadre moyenne, mariée, un nourrisson, flottant depuis près de vingt ans dans un sommeil singulier.

Ton sommeil c'est d'abord ça, la tentation d'être ailleurs, l'obsession par moments, à d'autres la dispersion, l'engagement comme un mot abstrait, le voyage dans le passé, le futur, le vague, le refuge dans la forêt. Le monde, une paroi avec peu de prises, les trouver en tâtonnant, s'y accrocher, en espérant qu'elles te feront déboucher sur du plat, des autoroutes, des tapis roulants par lesquels se laisser porter, les émotions atténuées.

Pierre dans tes bras s'agite. Tu décides de le changer, tu l'allonges sur sa table à langer, poses des baisers papillons sur son crâne d'oisillon, ses oreilles coquillages, des caresses plumes sur ses bras, ses jambes de coton. Il se détend,

tu peux retourner à ta rêverie, mais le temps que tu tires une couche du sac, il se remet à se contorsionner, se cabrer, dégager une surnervosité que tu ne parviens pas à calmer et qu'il finit par te communiquer. Tu l'immobilises sur la table, serres un peu fort sa couche, il émet un hoquet magistral, dans ses yeux une insoutenable souffrance. Tu sens une acidité dans ton œsophage tandis qu'il continue à te fixer douloureusement. Ça dure comme ça plusieurs secondes, cette confrontation pendant laquelle il t'interroge, pourquoi tu as fait ça, ce geste violent, gratuit ? Puis elles arrivent, tes larmes. Depuis quand n'as-tu pas pleuré ?

II

Carnet d'éveil de Pierre, le 25 octobre 2008

Pierre a trois mois et demi. Il reconnaît son prénom !

Le studio d'enregistrement est carré, humide, assourdi. Silvia se tient en son exact milieu, Silvia qui va reprendre tes Présentations, dont la boîte voudrait faire ta rivale, mais tu n'entreras pas dans ce jeu bien que cette fille ne te facilite pas les choses. Dès que Clara et toi arrivez à cette deuxième formation (thème : à voix haute), elle kidnappe ton amie avant de faire mine de t'apercevoir et de te lancer d'une pichenette *Salut, j'ai plein de boulot et toi.*

La phrase est simple mais le ton plein de sous-entendus. Et elle a lâché sa question comme un mégot dans le caniveau, sans point d'interrogation, le regard ailleurs. Tu sens la pression qu'elle cherche à exercer sur toi.

— Ça va, également pas mal de boulot. Le cahier *Lifestyle* à démarrer...

— Je sais.

Ça t'agresse, le fait qu'elle t'ait coupée, et aussi qu'elle semble connaître des informations qui relèvent de ton territoire professionnel. À nouveau cette impression qu'elle cherche à appuyer sur ta tête. Dans la catégorisation de Clara, Silvia fait de toute évidence partie des visibles. Être visible, prendre la lumière, faire taire les autres, les mettre à terre.

Tu n'as le temps de rien lui dire qu'elle t'a déjà tourné le dos. Tu l' observes tandis que vous vous installez. Vis-à-vis des autres participants, elle oscille entre morgue et effusion. Depuis que tu la connais – elle est arrivée dans la boîte en tant que chargée de mission deux mois avant ton départ en congé maternité –, cette fille te laisse perplexe. Dans les couloirs, elle fait la plupart du temps comme si elle ne te voyait pas, à d'autres moments elle se précipite sur toi pour te confier des choses très intimes auxquelles tu ne sais pas répondre. Dans tous

les cas, elle maintient une attitude supérieure, bouclée sur elle-même, destinée, tu en as l'impression croissante, à te convaincre que tu es insignifiante et elle, impénétrable. Les hommes surréagissent à ce comportement hystérique. Tu l'as senti à la manière que Hugues a de t'en parler régulièrement, de t'interroger sur des aspects de Silvia qui n'intéressent ordinairement que les filles, ses fréquentations, ses habitudes, sa mine, etc. Tu le perçois à nouveau en constatant que Roch et son clone ont pour elle les yeux du loup de Tex Avery. Cette fille les embarque malgré son peu de curiosité pour les autres, ses manières cassantes, ses formules ramassées, ses bijoux clinquants et son regard vague. Tu as du mal à comprendre.

La séance te fait basculer dans une atmosphère hors cadre, hors âge aussi. Oui, il y a dans ces moments quelque chose de l'enfance avec ces sons que vous faites rouler dans vos bouches comme des galets, et ces chants que vous lancez tels des cris d'assaut, de joie. Il y a les sensations hyper sollicitées, l'ouïe, les papilles, l'odorat. Il y a le studio d'enregistrement – son gris professionnel, sa moquette au sol et aux parois, ses spots dont la lumière sous certains angles te renvoie une radiographie du veinage de tes yeux. Il y a le projecteur que Guillaume allume et qui dessine un halo sur le mur en face de vous, une scène symbolique se matérialise aussitôt, coupant la salle en deux. Il y a la fille à la grosse voix, Inès, en train de gueuler *Ne me quitte pas* et son cou coupé en deux par la brûlure. Et il y a toi, les larmes aux yeux en l'écoutant, tu es facilement émue ces derniers jours, comme si ta confrontation avec Pierre avait fait sauter un verrou situé entre la poitrine et le périnée, toi qui n'arrives pas quand c'est ton tour à te rendre sur la scène, chanter le morceau que tu as préparé, c'est comme un élan qui chaque fois retombe.

Tu vas prendre un verre chez Clara après. Son intérieur est rempli de détails qui te semblent résumer les axes de sa vie, être avec les autres, être citoyenne du monde, être de son temps, un crayon accroché par un bout de laine à un clou d'une latte de plancher par l'enfant adoptif d'une amie, un petit

ayant passé des années à garder des animaux en Afrique, le monotype sépia d'un proche, des guirlandes de papier de riz, une étoile de soie indienne somptueusement brodée. Tout ça avec une solide culture, prépa littéraire option lettres classiques, maîtrise sur René Char dont témoignent les œuvres complètes en plusieurs éditions dans la bibliothèque. Mettant un point d'honneur à être partout, tellement que parfois tu te demandes où elle se trouve réellement, comme s'il y avait un endroit où on puisse se tenir une bonne fois pour toutes. Tu observes le mur du fond, mosaïqué de tickets des lieux qu'elle a visités, t'attardes sur les derniers, parisiens. Oui, depuis quelque temps, elle donne ses *dates* dans des endroits qu'elle a envie de découvrir. Elle vient ainsi de parcourir, les catacombes, une station de métro abandonnée, le marché de Rungis et, là ça s'est bien terminé, *un mec de notre âge, expat à Shanghai, drôle et classe, mais bon, juste de passage à Paris*. Tu rebalayes son appartement. Il dit aussi sa vie de célibataire, de femme à hommes habituée à vivre seule entre deux histoires, et tu te sens ce soir-là, comme souvent à côté d'elle, très jeune et très protégée.

Elle vous sert du vin et vous vous enfoncez dans le canapé. Tu repenses à Silvia dont la présence t'a démangée pendant la formation. Qu'est-ce qui fait le succès de cette fille ? C'est ce que tu demandes à Clara, concentrée sur son verre qu'elle fait graduellement tourner devant la lumière, Clara qui décélère après ses journées à flux tendu. Sans attendre sa réponse, tu reviens sur l'attitude de Silvia avec toi, les fois où elle a fait semblant de ne pas te voir, de t'en vouloir même, les autres où elle a eu l'air de te confier un secret entre deux portes, sa manière de pratiquer la suggestion, de te faire sentir qu'elle est supérieure, initiée sans que tu saches bien à quoi. Au fond, c'est comme s'il y avait toujours un sous-texte à ce qu'elle raconte, *c'est une faiseuse d'histoires*.

Clara se redresse d'un coup, *Bien vu*. Elle ne se l'était pas formulé comme ça, mais c'est juste. C'est une fabricante d'histoires, et c'est précisément sa force.

Et ton amie te raconte la fois où le compagnon de Silvia est venu lui faire une scène à la sortie du boulot parce que, d'après ce qu'on pouvait comprendre, elle l'avait traité négligemment au téléphone. Imagine le tableau, ça c'en est un dans mon souvenir, dit-elle en se mettant à déployer sa phrase selon un rythme plus ample, nous sommes sur le similiparvis devant le bâtiment principal de l'agence, il est quoi 19 heures, 19 h 15, l'heure de pointe, les collègues s'égrènent un à un derrière la porte tambour, certains s'arrêtent, d'autres s'éloignent mais se retournent par intermittence, le type est là qui s'énerve devant Silvia, il est hors de lui, malheureux aussi, c'est en tout cas ce qu'il lui dit, il n'en peut plus et elle n'a pas le droit de le laisser dans cette souffrance, ni de s'abaisser à ça, ces mises au point en pleine rue. Et elle, avec son air supérieur – oui je suis d'accord avec toi, Bérénice –, elle comme une idole, elle le laisse se plaindre sans répondre, elle ferme parfois les yeux, sur son visage jusque-là impénétrable une lassitude semble s'installer, une lassitude ou du désarroi, celui de la femme-enfant que la situation dépasse – Clara fait traîner les dernières syllabes, tu entends une nouvelle fois combien elle aime parler –, mais dans l'opacité du visage de Silvia, on devine aussi une satisfaction, celle de pouvoir se mettre en scène dans ce rôle de fille inaccessible, de fille fatale malgré elle, de fille avec qui des choses se passent.

Le monde du travail est un petit théâtre, te répète Clara pour la troisième fois en une semaine. Il te faut un rôle et une histoire à raconter avec. Une histoire que tu déclines chaque fois que tu peux et à laquelle tes interlocuteurs finissent par croire. Tout ça te semble bien théorique. Tout ça a une réalité, t'affirme ton amie. Silvia raconte par ses différentes attitudes qu'elle est une fille singulière. Elle bâtit son propre mythe. Si la posture peut paraître compliquée, le message est simple et tout le monde finit par le recevoir cinq sur cinq. En ce qui concerne Christophe, votre nouveau P-DG, un type de votre âge que Clara connaît depuis longtemps, c'est pareil. Depuis le début de sa carrière, il n'en dit pas beaucoup, manie comme Silvia l'art de la suggestion, mais le sous-

texte de ses discours, c'est toujours le même – j'ai des idées pour la boîte, je suis l'homme providentiel, la crise ne passera pas par moi. Elle te reparle des réseaux sociaux et de l'intranet du groupe que Christophe a beaucoup utilisé, d'*occuper l'espace*.

— Tu fais ça comme ça, toi ?

— Oui. Je nourris mes comptes. Je dis ce que j'aime, ce que je déteste.

— C'est narcissique.

Elle te regarde avec un sourire qui te semble désolé – mais ce n'est peut-être pas le cas, le salon est faiblement éclairé et tu commences à être fatiguée. Une nouvelle fois le sentiment d'être une figure ringarde égarée dans le monde contemporain. Tu as, depuis toujours, un mouvement de recul vis-à-vis de ceux qui racontent leur vie, dans les journaux, les livres, les films, dans la rue, les transports en commun, autour d'une table. Parler de toi te paraît vite obscène. C'est ce que tu dis à Clara. Elle te fixe avec lenteur. *Tu confonds tout. Dans s'exposer, il y a oser. Toi tu n'oses pas. Tu ne donnes rien. Aucune prise. Même avec moi qui me considère comme ton amie.*

Nouveau temps d'arrêt face à elle. Blanc. Perplexité. Agacement.

— Donner, donner une prise ce n'est pas la même chose, c'est même le contraire

— Je veux dire partager, te découvrir. Tu ne parles quasiment jamais de Matthieu et à peine plus de ton enfant.

Pierre, ses sourires qui lui mangent le visage quand tu réponds à son appel en pleine nuit, ses ronronnements d'aspirateur, ses clapotis de lave-vaisselle lors de son sommeil profond, son tintamarre de fête quand il se réveille. Pierre, vos échanges silencieux, tête à tête, peau à peau, que peux-tu en dire ?

— C'est parce que tout va bien. Et puis tu te débats en ce moment dans tes problèmes sentimentaux, tu n'es pas encore mère, j'aurais l'impression d'être indécente en te balançant mon bonheur à la figure.

Mais, en prononçant ces mots, tu sens qu'il y a autre chose, même avec Clara que tu aimes, tu as rapidement le sentiment que ce que tu dis est trop

intime, que ça pourrait t'entamer. Tu la fixes. Elle a désormais les paupières plissées, il est tard, elle n'a quasiment pas dormi la veille, a fait *des bêtises avec son corps*. Elle expire, *je crois que j'ai trop parlé, et puis, je peux me tromper, il y a sans doute d'autres manières de faire, je ne voudrais pas te traumatiser.*

Dans la rue, tu marches vite, jambes ciseaux scandant ton histoire, celle d'une fille qui n'a pas d'ego surdimensionné, ni les dents qui rayent le plancher, qui préfère avouer qu'elle ne sait pas plutôt que d'avancer une connerie, qui considère la modestie comme une qualité, etc.

Mais il y a décidément autre chose.

Tu es à toi-même un gouffre. L'exercice depuis longtemps consiste à maintenir vis-à-vis de ce gouffre une distance salubre. Tirer des bords, trouver des biais. Clara a raison, au fond tu as envie qu'on te laisse tranquille, qu'on ne vienne surtout pas gratter pour savoir ce que tu as dans le ventre car dans le ventre comme dans la tête, tu en es persuadée, tu n'as rien.

Car ton histoire, ne crois-tu pas, on pourrait la raconter d'une autre manière. Tu es la fille qui a besoin de balises pour avancer, meilleure à l'écrit qu'à l'oral, plus individualiste que collective.

Tu es la fille qui ne se considère pas comme un *sujet*. Je ne sais pas si tu te souviens, à la fac. Oui, tu te souviens. En arrivant en droit, tu t'es subitement sentie gênée de parler à la première personne et tu as essayé de l'utiliser le moins possible. Tu disais « on », tu disais « nous », tu contorsionnais tes phrases, « je pense que c'est un problème » devenait « Ça peut être un problème », « je n'aime pas ce prof » pouvait se métamorphoser en « Il ne sait pas se faire comprendre ». Ça a duré quoi, quatre, cinq mois puis tu as arrêté, trop compliqué, mais le sentiment que tu étais en trop dans ta vie, *illégitime*, n'a pas cessé. Il paraît que la plupart des gens adorent parler d'eux, mais il existe aussi toute une catégorie qui préfèrent ne pas. Tu penses à toutes les fois où,

adolescente, tu t'es sentie pièce rapportée dans ta propre famille, et où tu as imaginé, avec un mélange de jubilation et d'angoisse, être une enfant trouvée, tu penses à toutes ces présentations où tu voulais être ailleurs.

Tu marches vite, talons et pointe de parapluie qui claquent. La pluie a rendu le sol de verre et les phares des voitures s'y reflètent, les rues sont des couloirs de placards people qui semblent avoir été placés là pour illustrer les mots de Clara.

Olivier de S. ses terribles confidences
L'après-élections le trauma de son enfance
Sofia ses blessures son amour mystérieux
Kevin et Fiona réfugiés à l'île d'Yeu
Ce qu'ils n'ont jamais dit ils se confient enfin
Toutes nos révélations c'est à lire demain

Tu continues à marcher, les fesses, les mâchoires, les muscles serrés, les jambes ciseaux, le long des unes agrandies qui déroulent des *confessions*, *bouleversantes*, *incroyables*, *fracassantes*, *douloureuses*, *chocs* depuis leur monde de fabrique d'histoires, ce n'est pas la direction pour toi, tu penses une nouvelle fois, on est bien d'accord, il faut cependant que tu continues à marcher, à arpenter les contours de ton retrait, évaluer l'espace que ça occupe en toi, repérer ce que ça a infiltré. Tu marches et je t'encourage. Tu commences à sentir qu'il se passe quelque chose et que c'est l'occasion de bouger.

Tu arrives chez toi, dis au revoir à la nounou et tournes dans le salon autour de Pierre, tranquille dans sa balancelle. Il t'appelle. Tu lui réponds machinalement, *oui je suis là*, mais non, tu n'es pas là, tu es encore dans les suites de ta conversation avec Clara. Il continue à te réclamer, tu le prends dans tes bras sans le regarder, il hurle maintenant, veut que tu lui renvoies autre chose que cette veille à minima, ta manière d'être au monde. Lui, il y arrive, dans le monde, et il est à fond. Tout pour lui est urgence. Ses cris te font mal aux tympans. Qu'il arrête. Il n'arrête pas. Tu le reposes dans son siège. Il hurle de plus belle, tu te laisses tomber sur le canapé quelques mètres plus loin. Sa voix te traverse, elle cogne à ton crâne. C'est une lutte, entre elle qui insiste pour entrer et toi qui veux y rester sourde mais, plus les secondes passent, moins tu y arrives, plus elle pénètre loin dans ta tête, cette voix courte et ultra-puissante. Tu n'en peux plus, tu sors de la pièce en laissant Pierre s'époumoner, y reviens quelques minutes plus tard avec un biberon sur lequel il se jette bien que ce ne soit pas l'heure et au milieu duquel il s'endort.

Face à ton miroir, tu te poudres, teinte beige un demi-ton au-dessus de ta carnation comme il est de règle, ombre à paupières pâle, eye-liner noir, rouge à lèvres pivoine. Quand tu es chez toi, c'est ton visage que tu fardes, ton corps que tu habilles, tu es toi-même, individuelle, toi remplie de songes – tu rêves beaucoup et, depuis la naissance de ton enfant qui entrecoupe tes nuits, encore davantage –, toi qui ne peux avaler que du salé le matin, qui aimes écouter la radio pour te réveiller, toi mère de Pierre, épouse de Matthieu. Mais, dès que tu sors, c'est comme si ce toi se mettait à se fragmenter et à s'éparpiller, dès que tu sors, tu effectues ta conversion de plus en moins, et, chaque fois que tu pénètres dans un nouvel espace, le hall de ton immeuble aux ombres rayées, la rue du Temple, ses écheveaux de perles, d'apprêts et de colifichets dans les vitrines, les boyaux du métro Châtelet, leur sol de réglisse, la rame surchargée d'une portion des quelque 270 000 voyageurs fréquentant chaque jour la ligne 8, la rue Caumartin, bondée elle aussi de passants pleins de paquets, la pâtisserie haussmannienne qui abrite ta boîte puis le dernier étage où tu travailles, tu te gomes un peu plus jusqu'à arriver à ton bureau en état de parfaite transparence.

Je ne sais pas si tu te souviens ? Au sortir de l'adolescence, c'était plutôt la honte qui te submergeait dès que tu te retrouvais dans un lieu public, pas du fait de ton apparence particulière mais parce que tu avais la conviction que tu étais trop voyante et qu'il fallait que tu t'assourdisses comme une couleur trop vive. Vu sous cet angle, ton parcours depuis tes seize ans est celui d'une réussite,

tu as appris à disparaître, et, ce qui est remarquable, je trouve, c'est que tout le monde a semblé te faciliter les choses.

Il y a ce conte qu'on connaît tous. Après son évanouissement, les proches de BBD organisent les conditions de son retrait du monde – ils la placent dans un lit confortable, endorment son entourage, famille, employés, animaux. Son sommeil se révèle ainsi indolore, il ne s'est rien passé, il ne se passe rien. Son sommeil, le tien, le nôtre. Nous qui laissons la vie nous traverser, ne nous y sentant pas aux commandes, abandonnant ces commandes à d'autres, nous, rétifs à l'action, tentés par les marges, nous absenant du moment avec une facilité inouïe. Nous, les invisibles.

Les jours suivants, sous l'impulsion de la soirée chez Clara, tu t'es inscrite sur Facebook. Tu as pu contempler les photos de l'accouchement d'une connaissance professionnelle, un de tes collègues t'a informée en même temps que ses 1 154 autres amis qu'il cherchait une compagne et il vous a accablé de phrases mièvres sur les femmes, un autre était en quête d'un comptable, une autre a affiché sur son mur à l'intention de son mari et de ses 368 amis un cahier de 25 déclarations d'amour élaborées à partir des 283 proposées par FB, une autre encore a changé plusieurs fois par jour, plusieurs jours par semaine, sa photo de profil et plusieurs personnes ont, dans un même élan, *liké*.

L'intranet du groupe était mieux organisé. Tu as pu y lire les parcours du mois. En un an, Silvia a eu les honneurs deux fois, à son arrivée dans le grand groupe et à celle dans votre boîte. Elle y racontait dans les deux cas l'histoire d'une fille folle de *modernité* qui se sentait dans la boîte comme un *poisson dans l'eau*, aimait le travail mais aussi le *fun*, la famille et les amis auprès de qui elle se *ressource*, elle adorait *No Logo*, les moments *intenses* qu'elle y passait, les échanges *denses* qui s'y développaient, *sinon* elle avouait être *fan* de musique baroque et de mythologie celte. Tout ça sonnait naturel et stratégique, dans le vent et profond. Elle sait de toute évidence monter sur cette scène imaginaire dont tu commences à entrevoir les contours, mais que tu ne te décides toujours pas à approcher. Et, plus les jours passent, moins il te semble nécessaire de le faire.

Jouer le jeu, même s'il te semble de dupes, jouer le jeu, il en vaut la chandelle. Après t'avoir coachée serré pendant plusieurs jours avec la chaleur, l'engagement et la force de conviction qui la caractérise – l'entreprise, un corps dont on fait partie, notre vitalité doit contribuer à celle de l'ensemble, il n'est pas question de se désolidariser –, Clara s'est éloignée, happée par son boulot. Tu en as profité pour te réinstaller dans la conviction qu'il ne s'est rien passé pour toi, c'est juste un nouvel équilibre qui a pris place, et c'est tout ce qu'il y a de plus normal avec l'arrivée d'un nouveau P-DG, en temps de crise, etc.

Le matin, ton casque antibruit sur les oreilles, tu te concentres sur les premiers dossiers que tu as choisis pour le prochain *Lifestyle*.

Vivre mieux avec moins – croissance zéro, recyclage, matières premières nobles, partage, durabilité, objets personnalisés –, *Méditation* – état de conscience modifié, intelligence émotionnelle, changement de paradigme, pleine présence –, *Réalité augmentée* – humain bionique, exosquelette, les étonnants pouvoirs du cerveau... Tu lèves des infos sur support papier et Web, presse, communautés à thème, moteurs de recherche, blogs. Tu lis, autant que tu peux – mais tu manques toujours de temps pour ça –, les réflexions de spécialistes, philosophes, historiens, sociologues, linguistes. Tu mets en page, images, citations, sondages dans lesquels puiseront pour leurs campagnes les chargés de communication de *No Logo*. Au fil des années, tu as le sentiment d'avoir réussi à élever ce cahier au rang de répertoire des sujets porteurs de notre époque et tu as découvert que tu aurais toi aussi aimé être sociologue, observer, collecter, analyser les gestes, les objets, les rêves, les rites, les mots, les mondes des autres.

Le reste du temps, tu travailles à l'autre cahier dont tu es chargée, le *Couleurs* pour lequel tu n'éprouves pas grand intérêt. Les mêmes reviennent à la mode par cycles, en général de sept ans, parfois de vraies nouvelles nuances sont introduites, mais la plupart du temps elles résultent d'une combinaison

d'anciennes quand on ne rebaptise pas une vieille teinte pour la faire apparaître comme inédite.

Tu rassembles un maximum de données, tu compiles, tu classes, tu photoshopes, tu titres. Tu fonctionnes en mode semi-automatique, dans cet état de vigilance minimal où, depuis l'adolescence, tu passes une grande partie de tes journées. Si on regardait dans ces moments-là ton cerveau à l'imagerie médicale, on constaterait qu'une mosaïque de zones endormies côtoie les éveillées et que tu pratiques un mode off proche de celui des dauphins ou de certaines espèces d'oiseaux qui mettent alternativement en sommeil l'un de leurs hémisphères cérébraux.

Périodiquement, tu enlèves ton casque antibruit pour aller faire quelques pas au pied de votre bureau ou dans le reste de votre agence de communication, *No Logo*, qui occupe avec ses quelque deux cent cinquante salariés la totalité du bâtiment en face. Tu en reviens avec un café, une barre de chocolat, une perle verbale destinée à être partagée avec Hugues – vis-à-vis de qui tu continues à te vouloir discrète – ou avec tes collègues d'open space. L'ambiance entre vous est fluide, légère, souple, tu vous vois comme de jeunes pousses dans cette pièce ovalisée aux parois de bois exotique et à l'immense verrière, cette serre chaude à laquelle contribuent les éclairages à large spectre qui émettent une lumière jaune, gaie, stimulante.

Vous êtes cinq chargés de documentation, tu t'occupes donc de deux Cahiers, le *Lifestyle* et le *Couleurs*, les autres, arrivés plus tard que toi, de ceux aux intitulés suivants : *Women dressing. Menwear. Lingerie. Intérieur. Active sport. Accessoires. Kids. Outdoor design. Texturing*, autant dire qu'avec le *Lifestyle*, tu as la satisfaction d'être en possession du seul îlot de sens existant.

Tu remets ton casque antibruit, resserres ton cocon autour de toi, tu rêves d'un endroit de retraite, au cœur d'une forêt, similaire à la maison que Paul, ton oncle, possédait dans le haut Var, embusquée au milieu des pins et des chênes, un ancien cabanon en pierre blonde avec de grandes dalles irrégulières

au sol. Pour y accéder, il y avait bien dix minutes d'une piste cahoteuse, ascendante et ombragée, la voiture ramait et tu aimais faire les derniers cinquante mètres à pied, on n'entendait plus la route en contrebas et de certains points on ne voyait plus le ciel.

Pendant les vacances d'été, tu pouvais y rester plusieurs semaines et tu aimais cette vie en marge, la maison n'avait pas l'électricité, elle pouvait être alimentée par un générateur qui faisait un bruit fou, mais Paul préférait les lampes à pétrole qui éclairaient les soirées où vous jouiez aux cartes et où il te racontait ses randonnées à l'autre bout du monde. Tu revois le lieu, sa nudité, son dépouillement, son odeur de vieux feu et de lavande, et tu t'y vois, à l'écart du bordel du monde, droite, blanche, intouchée.

Moi, ce que je vois surtout c'est que tu veux continuer à dormir. Car tu retires un bénéfice évident de cet état de *dorveille*, hypnose de rêveries jusqu'à l'anesthésie. Tu n'as pas toujours été comme ça, souviens-toi, il y a eu une période où tu entrais dans la vie comme dans une mer, ça s'appelait l'enfance. Est-ce même que tu t'en souviens ? Maintenant, tu es au ralenti, les mouvements qui se grippent, les piles en bout de course, à recharger bientôt, et, certains jours comme aujourd'hui, l'action te paraît insoutenable.

Ça va continuer longtemps, ton flottement, ton indétermination ? Tu aimes ça, ne le nie pas, tu éprouves de la jouissance à te laisser rejeter dans les marges. Je croyais que tu avais compris après la soirée chez Clara, tu avais commencé le tour de ton problème, à arpenter tes marécages, tes ornières, tes broussailles, à prendre la mesure de tes gouffres, ça c'était bien. Alors pourquoi tu t'arrêtes ? Comment ne vois-tu pas que ce rêve de te retirer au cœur de la forêt, ce rêve, c'est la mort, même porté par une figure aimée comme celle de Paul, c'est la mort, et d'ailleurs, souviens-toi de la seconde partie de sa vie. Tu ne veux pas ? Tant pis, mais pendant que tu te laisses aller à ta rêverie, pendant qu'il ne se passe rien pour notre histoire, je vais le raconter, moi, cet oncle.

L'oncle qui ne répondait jamais quand on lui demandait comment il allait, qui renvoyait la question comme un mur la balle, *Et vous ?* L'oncle ultra-dévoué qui mettait un point d'honneur à ne pas se mettre en avant, qui ne manifestait que peu d'émotions sauf devant les nourrissons, ne pleurait jamais,

même à la mort de sa mère bien-aimée. L'oncle qui a imploré ensuite par strates, une première fois, lâchant amis et amantes, puis une deuxième, quittant son boulot, et enfin une dernière, coupant tout contact humain, jusqu'à devenir trou noir.

Quand il était encore dans sa première partie de vie, quand il était encore dans la vie, toi tu étais enfant ou adolescente et Paul t'accueillait donc dans son cabanon en week-end, en vacances. Vous marchiez, il jouait avec toi, t'apprenait à reconnaître les arbres, épicéas, pins, d'Alep, maritimes, sylvestres et parasol, chênes verts ou lièges, bouleaux, tilleuls, charmes, aulnes et trembles. L'oncle buvait et fumait pas mal, il était en souffrance mais toujours affectueux avec toi. Tu as senti ça très tôt, la très grande tendresse de cet homme vis-à-vis de toi qui remplaçait l'enfant qu'il n'avait pas, et sa tout aussi grande difficulté d'être au monde, un bégaiement à certains moments, du mutisme à d'autres, un regard qui se barrait dans le vide souvent, autant de manifestations contre lesquelles il a lutté pendant une partie de sa vie d'adulte – il a travaillé, voyagé, empilé les relations amoureuses – et qui, dans sa quarantaine, l'ont rattrapé. Il a fini par se reclure dans ce cabanon où il a vécu volets fermés, lumières la plupart du temps éteintes, ne répondant plus au téléphone, ne recevant personne, en retraite du monde, de lui-même, souviens-toi de l'unique fois où tu es passée le voir avec Matthieu, tu as été frappée par la métamorphose de son intérieur. Il était plus dépouillé qu'avant mais il y avait autre chose. On sentait une volonté d'ablation, et ce qui avait été supprimé, c'était tout ce qui témoignait de la vie *singulière* de Paul, objets épars, empilement de disques, photos au mur, herbiers en travail, récits d'écrivains-voyageurs. Il avait opéré son espace pour le mettre au neutre.

Tu es issue de gens comme Paul, ne l'oublie pas. Dans votre famille, peu de figures baroques, la folie s'exprime par le moins, on enlève – les liens, les gestes, l'énergie –, on se plie pour prendre le moins de place possible, on se cale dans

ses plis. C'est aussi ça ton endormissement et c'est ça qui est en train de remonter dans ta trentaine.

Oui, tu es issue de gens comme Paul, moins séduisants que les hystériques qui hurlent, délirent, dansent sur les tables. Dans ta famille, on se contente de s'affaïsser sur soi-même. On parle de mélancolie, de tendances dépressives faute d'autres manifestations visibles. N'oublie pas que tu l'as en toi, cette tentation de la réduction, cette peur du mouvement du monde, ce désir de le voir comme une grande bibliothèque dans laquelle tu ferais à l'infini ce qu'en bonne élève tu as toujours fait : des études. Tu m'entends ?

Tranquillité, torpeur, tu te laisses traverser par le lent tapis roulant du temps sans que, conformément à tes souhaits, il s'y passe rien de saillant sinon le concert de ton prof de chant dans une petite salle de la banlieue sud, ou, plus exactement, ta fébrilité dès ton arrivée sur le lieu, fébrilité qui ne te ressemble pas et que tu attribues à l'étroitesse de l'espace, à son atmosphère surchauffée ainsi qu'à l'intensité du volume sonore qui te met dans un état physique particulier, vertige ondulatoire dans la tête et sol meuble sous les pieds. L'oreille interne qui trinque, c'est ce que tu te dis dans un premier temps.

Mais autre chose se fait jour à mesure que le concert avance et que tu es happée par l'attitude de Guillaume semblant vouloir s'enrouler sur lui-même, les mains autour des poignets, les poignets autour des bras, Guillaume passant d'un pied à l'autre, parlant trop pendant les intermèdes, Guillaume les poings et les yeux grands fermés, Guillaume sur la scène comme dans une arène. Oui, autre chose advient, tu te mets à trembler pour lui, craignant les blancs, les déraillements, les guettant, essayant de les prévenir en te concentrant sur son visage dans une superstition comique – si je ne le quitte pas des yeux, il ne fera pas de fausses notes, si je ne bouge pas il ne trébuchera pas –, au point de ne rien pouvoir écouter de ce qui est joué.

À la fin, Clara, Roch et toi allez lui dire quelques mots. Il vous accueille en continuant à passer d'un pied sur l'autre, il n'a pas l'air épuisé comme on aurait pu s'y attendre ni d'avoir tout donné, c'est plutôt maintenant, en vous confiant qu'il a chanté là sa production depuis ses débuts, en tentant de vous expliquer

ce qu'il a voulu faire, qu'il semble jouer son va-tout. Tout ça t'est toujours très douloureux, et, pendant qu'il répond aux interrogations de Clara, figée comme une démente, tu ne peux que fixer le tressautement incessant du gros muscle entre ses sourcils.

En sortant, vous marchez dans une lenteur silencieuse, l'air est tiède, la rue déserte et tu cherches à te laisser envelopper par ce calme urbain semblable à celui d'une nature avant l'aurore. Au bout de quelques minutes, Clara prend la parole, elle a *plutôt kiffé* le concert, elle aime bien *dans l'ensemble* les textes et la manière d'être sur scène de Guillaume, *frondeuse et timide, un peu décalée aussi*. Ça change de tous ces mecs à l'aise dans toutes les situations et qui ne sont que des façades.

C'est vrai que ça ne faisait pas trop fabriqué. Et *c'est vrai* qu'il y avait de *vraies trouvailles* dans les paroles. Roch essaie de dire des choses positives mais tu sens bien que ce n'est là qu'un hors-d'œuvre politiquement correct avant qu'il attaque le plat principal, ce qui ne tarde pas, *Musicalement par contre, ça manquait de richesse*.

Sur ce point, Clara ne peut pas lui donner tort. Musicalement c'était *plutôt pauvre* mais c'est le propre des chanteurs français. On est trop cérébral, on accorde trop d'importance aux mots. Nos icônes, ça reste la fille ou le mec seul avec sa gratte, à la Brassens, ou avec son piano, type Barbara. Ou seul tout court, comme Brel. *En gros, l'alliance d'un texte qui sonne littéraire et de quelques accords...*

Et ça continue comme ça pendant plusieurs minutes durant lesquelles ils semblent se séduire l'un l'autre, se renvoyant la clairvoyance de leur analyse, l'acuité de leur oreille, leur refus de toute facilité, au détriment de Guillaume, tu as l'impression. Leur parole est fluide, libérée. Qu'y répondre ? Tu fixes l'inclinaison du sol sous tes pieds, le sol comme une image en 2D avec ses reliefs aplatis qui semblent descendre en pente douce vers la gauche. Ton malaise, mélange étrange de vertige physique et de compassion vis-à-vis de

Guillaume, reprend, et tu te mets à recevoir leurs attaques contre lui comme si elles t'étaient destinées.

Tu finis par exprimer ton bouleversement de manière désordonnée, excessive, bandes de critiques, bandes de planqués, qui êtes-vous pour vous payer du rire sur le dos de ceux qui se sont affranchis de la sécurité ? Tu les quittes en tremblant. C'est une onde concentrique qui se déploie pendant le trajet de retour et qui te ramène chez toi tout entière secouée. Qu'est-ce qui m'arrive ? te demandes-tu avec stupeur une heure plus tard alors que recroquevillée dans ton lit tu grelottes toujours.

Tu aurais bien voulu reparler de ce concert le lundi avec Clara – pas de ta secousse, non, du concert, de Guillaume, de ses chansons –, mais elle est absente, envolée une semaine en Islande avec un nouvel amant rencontré sur *Tchin-Tchin*, contempler la glace et le feu mêlés. Et, quand elle revient, dix jours plus tard, il s'est passé quelque chose, qui a rendu caduc ce désir.

III

Carnet d'éveil de Pierre, le 10 janvier 2009
Pierre a six mois. Il commence à voir en relief.

C'est le soir. Après avoir interminablement soulagé ses gencives sur son anneau de dentition, Pierre dort. Matthieu et toi êtes assis sur le tapis en sisal du salon, il se trouve derrière toi, bras croisés sous ta poitrine et il te fait lentement balancer d'avant en arrière.

La journée a été difficile. Dans la matinée, Hugues t'a annoncé que le cahier *Lifestyle* allait être arrêté. Il ne correspond plus à la réalité du marché. Le big boss trouve son calibrage bâtard, son angle trop intello, trop de texte, de réflexions, et Hugues ne peut *bien entendu* pas lui donner tort. Certes le *Lifestyle* pourrait être découpé en thèmes porteurs, *Fooding*, *Technologie*, *Wording*, etc., mais ça voudrait dire embaucher et ce n'est pas le moment, ils vont donc sans doute laisser tomber le domaine. Hugues t'a regardée avec un air de défaite, d'oiseau battu. Il ne t'a pas proposé quoi que ce soit en échange du *Lifestyle*, il n'a pas essayé de t'expliquer davantage comme il l'avait fait à propos des Présentations, c'était probablement devenu clair pour lui qu'il n'avait plus à se justifier vis-à-vis de toi.

Une nouvelle fois, tu n'as pas su quoi répondre. Tu es sortie, tu as descendu l'escalier qui mène à l'open space puis marché jusqu'aux toilettes où tu t'es assise par terre, tu as posé tes mains sur le carrelage glacé, voulu sentir le froid aussi sur ta tête, tu l'as appuyée sur les parois de séparation, si tu avais pu, tu te serais allongée sur le sol.

Quelqu'un est entré, tu t'es relevée, tu as bu de l'eau au robinet, tu t'es passé le visage dessous et tu es retournée vers ton bureau. En chemin tu as

croisé Roch, tu as failli lui confier la perte du *Lifestyle*, ton nom disparu de plusieurs mails tournants ces dernières semaines, le fait que tu ne sois plus conviée aux réunions. Tu ne l'as pas fait, tu lui as seulement parlé de *petits problèmes* avec ton boss, le genre de *frottements courants*, une nouvelle fois cherchant à bémoliser ce qui se passait.

Mais Roch a insisté pour que vous alliez prendre un café à une terrasse. Et là, tu lui as raconté. Il t'a regardée avec un sourire mi-indulgent mi-triomphant. Tu sais, les gens sont des animaux, obsédés par la conservation de leur territoire, il faut marquer le sien et en défendre bec et ongles les frontières, sinon on se fait manger tout cru. Il a sorti un livre de sa poche, *Apprendre à se faire respecter*. Toute la collection est super et si tu n'as pas le temps de le lire, je peux t'en passer un résumé. Tu l'as regardé se découper sur une affiche représentant une femme avec un gigantesque doudou dans les bras. *Hugvie le coussin à enlacer*, et tu t'es demandé s'il n'était pas un peu autiste.

Puis tu t'es retrouvée dans ton bureau, ton espèce d'espace dans l'open space, cette pièce ovalisée, rectangle en fait, rendue courbe par l'ajout de panneaux, faussement adoucie, faussement open. Tu as rangé les dossiers *Lifestyle* sur lesquels tu étais en train de travailler et tu t'es mise à récolter des données pour le cahier *Couleurs, les harmonies chromatiques pour 2010 : binômes en beige, glitter et taupe, argenté et sable, mastic et aubergine*, en cherchant à revenir au neutre.

De retour chez toi, tu as résumé ça à Matthieu, tu lui as dit le *Lifestyle* arrêté et le fait que ça siphonnait ton job de son sens. *Le sens, quel sens ?* il t'a répondu, lui qui, bien que jeune architecte diplômé de la meilleure fac française, bien que bourré d'énergie et d'inventivité, passe la majorité de son temps à concevoir des bureaux en périphérie urbaine qui demeurent vides – seront peut-être d'ici à quelques années démolis ou recyclés, en attendant se retrouvent sous-loués à des colocs. Si on réfléchit bien, les activités qui ont vraiment du sens se comptent sur les doigts de la main, a continué Matthieu, ce

qu'il faut, c'est se *challenge*, faire mieux aujourd'hui qu'hier, ne pas s'installer dans la routine. Ce qu'il faut, c'est que tu agisses. Il t'a expliqué sa vision de la vie professionnelle calquée sur le kayak qu'il a beaucoup pratiqué, votre carrière est un fleuve, la trentaine un moment de rapides, il faut tenir bon, ne pas gîter, et ensuite, à la quarantaine, on accède à la possibilité de faire ce qu'on veut. En ce qui te concerne, la situation est pourrie, il faut que tu cherches un autre poste chez la concurrence, c'est ce qu'il te répète depuis un moment.

Il a fini sa phrase sur une note un peu lasse. Et maintenant donc, vous êtes sur la moquette à vous balancer en silence. À certains moments, il t'enlace plus étroitement ou déplace avec précision sa tête, ses bras, ses mains, vers ton cou, tes épaules, tes reins comme dans une chorégraphie. Les premiers temps de tes problèmes avec Hugues, de la même manière que Clara mais dans une version testostéronée – plus combative, plus laconique –, Matthieu t'a chaque soir exhortée à aller en référer à la directrice des ressources humaines, ou alors à jouter puisque Hugues aimait ça, et Matthieu pouvait en témoigner, lui qui l'avait côtoyé au lycée. Mais tu n'as rien fait dans un sens ou dans l'autre. Ni auprès de Hugues, face à qui tu demeures dans une forme de sidération, ni de la DRH, une maîtresse d'école qui a toujours l'air de vouloir renvoyer les autres à leurs négligences.

Aujourd'hui Matthieu n'a pas insisté et tu l'as aimé pour cette délicatesse, respecter ton silence, ne pas verser dans le jugement ni te pousser dans tes retranchements, mais maintenant, tu voudrais qu'il continue à te parler, te donne d'autres pistes de sortie de crise, des recettes que tu essaierais d'entendre mieux que d'habitude, que quelque chose de sa conviction pour l'action passe en toi, que sa légitimité à pénétrer le monde te soit infusée. Oui, maintenant son énergie de kayakeur pour venir te chercher au fond de ta forêt, de ton sommeil, te manque. C'est ce que tu voudrais lui avouer, mais à la place tu demandes :

— Tu ne dis rien ?

— On pourrait partir quelques jours.

— Oui...

— Je m'en occupe demain.

Ça se passe comme ça entre vous. Matthieu propose et tu dis oui même lorsque tu n'en as pas envie. Tu dis oui parce que tu as souvent constaté que du mouvement qu'il créait, du positif surgissait. Tu dis oui parce que tu es habituée à ça.

Il comprime un bâillement contre ton épaule, *Fatigué ?*

Oui, mais j'ai aussi envie de toi. Il t'embrasse, lèvres appuyées, langue fouissante, baiser impliqué auquel tu t'appliques à répondre. C'est une étreinte tendre, une étreinte éreintée. Alors que tu te lèves pour aller vers la salle de bains il t'enlace à nouveau intensément, *Je suis là, tu sais.*

Matthieu part se *challenge* à l'aurore (un chantier HLM en banlieue, peu d'argent, l'élu et le maître d'ouvrage qui ne sont pas d'accord sur le matériau des façades) et bientôt Pierre t'appelle. Dès que tu arrives vers lui, ses pleurs cessent, le bas de son visage s'arque en sourire mais, constatant qu'une fois de plus tu n'es pas tout à fait *là*, il se remet à hurler. C'est comme si cet enfant était ton diapason, il sourit quand tu es heureuse, il est préoccupé avec toi et, en ce moment où tu fais semblant, il réclame ta présence. Ces dernières semaines, tu te sentais démunie face à sa demande. Le changer, le nourrir, chanter même ne suffisait en général pas à y répondre. Tu as fini par trouver une manière de faire. Tu le prends dans tes bras, le cales sur ta hanche droite et vous vous baladez dans l'appartement, cinq, dix ou vingt minutes, le temps que vous parveniez à un souffle commun. Tu as découvert ça, il y a toujours un moment où vos rythmes s'ajustent, où ça devient fluide entre vous, et où Pierre se détend. C'est ce que tu fais aujourd'hui, puis tu vous installes dans un fauteuil, lui te faisant face.

Avec ses yeux crayons, ton enfant redessine ton visage, ton front, tes yeux, ton nez, tes joues, ta bouche, les contours de ton menton. Il prend son temps avant de revenir à tes yeux sur lesquels il pose les siens. Ton regard à toi est tenté de s'enfuir sur les côtés, tu te coiffes machinalement en t'observant dans la vitre en face pour paraître à ton avantage, mais que fais-tu, tu es face à ton fils. Tu arrêtes, reviens à lui, mais très vite tu détournes à nouveau les yeux, toujours

embarrassée par la demande de ce regard calme et avide qui te dessine et semble attendre la réciproque. Mais de quoi as-tu peur ?

Il y a ce conte qu'on connaît le plus souvent dans ses versions édulcorées, celles de Charles Perrault ou des Grimm, qui nous disent que c'est le prince charmant qui réveille BBD. Les plus anciens récits racontent une tout autre histoire. Quand le prince, ayant fendu la forêt, arrive dans la chambre de BBD endormie, il la trouve fort jolie et cherche à la réveiller. N'y parvenant pas, il couche avec elle. Cela ne la ranime pas davantage. Pas plus que la mise au monde de son enfant neuf mois plus tard. C'est des semaines après, quand son nourrisson, à force de téter son doigt, lui enlève l'écharde de lin responsable de son évanouissement, qu'elle ouvre enfin les yeux.

Dans ton cas, ça pourrait coller. Oui, ton processus de réveil s'est probablement amorcé après la naissance de Pierre. Tu ne le sens pas encore beaucoup, mais je peux te le dire, ça sourd dans ton ventre, tes jambes qui fourmillent, ça frémit dans ces larmes qui te viennent si facilement depuis quelques semaines, dans cette nausée même que tu ressens chaque fois que tu prends le métro, dans ce besoin de sens qui s'est mis à enfler ces derniers mois et dans ce sursaut que tu finis par avoir au cours de l'échange muet avec ton enfant : tu vas te battre, tu vas aller parler à Hugues.

Tu es arrivée tôt au travail. En attendant ton boss, tu lis sur le net les témoignages de ceux qui se sont retrouvés comme toi placardisés, pour certains privés de tout, du contenu de leur job, de leur ordinateur, de leur bureau, ou alors chargés de tâches absurdes, relégués dans un no man's land, gardien d'une décharge, archiviste de rebuts dans le sous-sol d'une annexe. Certains tombent en dépression, d'autres attendent que leur période de purgatoire soit finie, ou qu'un changement de n+1 les remette au goût du jour comme des objets vintage, d'autres encore tentent de réagir, vont voir les syndicats, intentent des procès. Tu aurais aimé en parler avec Clara, mais elle est toujours en Islande – ses posts Facebook que tu reçois chaque jour égrènent paroles de chants celtes et photos irréelles – volcans s'enfonçant dans la mer, aurores boréales avec leurs notations sibyllines dans le ciel, glaciers recouverts de cendres, terres griffées par le soufre – aux coins desquelles on aperçoit en signature des fragments de son corps.

Hugues pénètre enfin dans votre open space, tu te propulses vers lui, *J'aimerais te parler.*

Tu t'attendais à ce qu'il se dérobe comme le font la plupart des supérieurs hiérarchiques dans les récits que tu viens de lire, mais non. Avec un sourire au fond de la voix, il te propose de monter prendre un café dans son bureau.

OK. Au travers de l'air qu'il déplace, tu sens ses mouvements derrière toi, imprécis, arythmiques, tandis qu'il te confie son sommeil fragile, son sentiment d'être à la *croisée des chemins*, son envie de faire autre chose que de bosser et

d'être *une belle vitrine sociale, un CSP+*. Il s'est remis à la peinture à l'huile. Le bien que ça lui fait. La frustration aussi. Il aimerait y consacrer plus de temps mais n'y parvient pas. Le boulot avec ses mondanités au fur et à mesure qu'il *monte*, ces soirées auxquelles il ne peut pas ne pas aller, dans lesquelles il boit et drague un peu trop.

Tu t'assois, il se dirige vers la machine à café. Nouveau balai d'air derrière toi. Tu tournes la tête vers lui, tu as besoin de le voir, et tu vois, son regard par intermittence sur toi, qui ne fuit pas mais ne te regarde pas non plus, semble plutôt te traverser pour atteindre un point derrière ton dos. Il continue son soliloque. S'il partait de *No Logo*, il ne pourrait rien trouver de très différent, il faut bien vivre, payer les traites de l'appart, la vie dans le centre de Paris, les activités des enfants, les vacances au soleil, les extras hebdomadaires. Il n'a pas non plus de vocation évidente qui justifierait de tout plaquer, à près de quarante ans, il le saurait. Seule manière de tenir, peindre le matin, quand il arrive à se lever, ou le soir, s'il n'est pas trop crevé, et rigoler chaque fois que possible.

D'habitude, quand il se confie comme ça, tu ressens une proximité avec lui, le goût du rire, la recherche du supplément d'âme, rare dans votre milieu, mais aujourd'hui tu te demandes si ses confidences ne sont pas seulement là pour prévenir ta prise de parole. Ne sachant pas comment l'interrompre, tu lui tournes le dos et fixes la baie vitrée au-delà de son bureau qui te présente la carte postale d'une vue parisienne idéale – zinc couturé et brinquebalant des toitures, multiples fûts de cheminées mortes, superposition de nuages, tracés et boules dans un camaïeu élégant de gris, du blanc poivré au bleu pétrole.

Hugues s'interrompt enfin en te tendant ton café puis il te contourne comme un slalomeur pour s'asseoir à côté de toi. Avant qu'il n'entame le troisième volet de sa confession, tu intervien, *C'est devenu peau de chagrin mon job*.

Il te fixe avec sa tête d'oiseau abattu. *Il te reste les Cahiers Couleurs et en temps de crise, ce n'est pas rien, tu le sais*. Et puis, il réfléchit à la possibilité de te

confier une mission de fond, oui, une étude *précise* sur *certain*s sujets de société, ça pourrait constituer un *autre type de doc* pour les chargés de com. *On en reparle*, il faut qu'il y pense plus précisément.

Tu voudrais le croire, continuer à te bercer de l'idée qu'il ne s'est pas passé grand-chose sinon les hauts et les bas inévitables dans une boîte, rien de grave, ton bureau n'a pas été déplacé au fond du couloir à côté des toilettes, tu as encore ton téléphone fixe et ton ordinateur. Alors, une mission de fond, normalement ça t'aurait attirée, mais là, ça te paraît fou qu'en ces temps de crise, on fasse passer des dizaines d'heures à un salarié sur des tâches inutiles. Et puis, tu connais suffisamment Hugues pour savoir qu'il est capable de ce genre de provocation, humilier en ayant l'air de flatter, tu l'as suffisamment vu à l'œuvre avec d'autres, et tu en as rigolé, considérant volontiers que ces gens, que pour la plupart tu n'avais jamais vus, étaient, comme il te l'affirmait, *à peu près des connards*, et, quand tu les connaissais, acceptant tout aussi facilement qu'à cet endroit on puisse se moquer d'eux, car Hugues possède une forme de sixième sens pour déceler les failles des autres, les pailles dans leur œil, les endroits où ils sont incohérents, ridicules, il est bon là-dedans, lever des lièvres, le voile sur une forme de vérité, il faudrait sans doute que tu revoies ton échelle de valeurs, tu commences à penser, ce que tu nommes clairvoyance n'est peut-être que l'expression d'un fond dominateur. En attendant, il t'a enlevé ce qui en avait le plus, de fond, en te privant des Cahiers *Lifestyle*. C'est ce que tu lui dis.

— Ne sois pas si agressive. Depuis ton retour de congé maternité, je te trouve hypersensible, moins disponible, tu es de toute évidence accaparée par ton fils, tu l'as d'ailleurs toi-même reconnu, et c'est bien normal. En tout cas, tu as changé, et je me dois d'en prendre acte en faisant évoluer ton job.

— Moi je vois ça davantage comme une régression que comme une évolution.

Il se penche vers toi comme s'il allait te confier un secret. *Ce n'est pas agréable pour moi non plus, tu sais*. Puis, il se lève, navré et fermé.

Matthieu et toi vous tenez maintenant au milieu d'une vingtaine de mitrentenaires – principalement des anciens du lycée parisien de ton compagnon. Ces soirées ont lieu à intervalles métronomiques chez les uns et les autres, aujourd'hui chez un couple qui vient d'acheter un loft dans une ancienne usine près de la gare de l'Est, un espace aux poutres porteuses en acier alvéolé, au plafond cathédrale, aux baies s'ouvrant sur une arche du métro aérien, on dirait une vue du début du XX^e siècle rendant hommage au progrès technique. Le mobilier, lui, est bien contemporain, et atteste du goût immodéré de notre époque pour le matériau médium, que ce soit dans les objets Ikea ou dans les pièces de designer qui sont apparus parmi eux il y a quelques années, à peu près en même temps que les gros cigares entre les lèvres masculines, témoins de l'épaisseur sociale que leurs possesseurs commencent à acquérir, et tu constates que même les plus plats paraissent se remplir – le mariage, les enfants, le travail surtout, son intitulé, le nombre de personnes qu'ils dirigent, et ça te fascine, ce caractère inexorable du remplissage côté masculin.

C'est ce que tu te dis en observant votre hôte. Il travaille depuis toujours dans la banque sans que tu aies jamais compris ce qu'il y faisait, bien qu'il ait plusieurs fois changé de job, *back up*, *reporting*, *fonction support*, *middle front*. Un type comme les études supérieures françaises en produisent pas mal, bon en sciences dures, démuni face aux humanités, qui s'est fait une opinion sur le monde en scrutant sa feuille d'impôts et en lisant des magazines illustrés et illustreurs d'idées simples, un type qui passe une partie de ses soirées sur des

jeux vidéo, qui pendant longtemps se montrait court et cliché dans ses remarques, qui paraissait ne jamais s'interroger sur rien, n'avoir aucun moteur. Tu te souviens du vertige que tu éprouvais quand il parlait, de sa voix blanche, de ses mots donnés avec des espaces entre eux comme dans ces messageries où les phrases sont constituées de termes enregistrés séparément. Depuis quelques années, il paraît s'enrichir, de souvenirs de voyages, d'anecdotes de travail, de réflexions probablement chipées à un mentor, mais judicieusement replacées dans la conversation.

Il vous présente ses nouveaux *jouets acoustiques*, des enceintes Wilson audio Sasha à *tête médium orientable*, capables de produire un *son hallucinant dans les aigus*. Il en parle avec feu et une virilité se dégage de ce feu, de lui qui a dénoué sa cravate et le premier bouton de sa chemise, qui t'ébranle et te laisse perplexe. Matthieu l'interrompt pour lui demander ce qu'il pense de la situation actuelle, la crise financière, la responsabilité des banques et en particulier de celle où il travaille, qui ont vendu des actions pourries en spéculant sur le défaut de paiement des emprunteurs. Le type se fige comme dans un arrêt sur image, le regard abyssal. Il n'a manifestement aucun avis sur tout ça. Au bout de plusieurs dizaines de secondes, il ânonne quand même : si les gens ont envie d'acheter des actions à risque, c'est leur choix, ils sont libres... adultes consentants... majeurs et vaccinés. Il expulse comme ça encore deux, trois formules toutes faites avant de se réfugier au buffet.

Un peu plus tard, tu te retrouves au milieu de femmes de ton âge dans un coin de la pièce, les hommes sont pour la plupart de l'autre côté, tandis qu'à la dernière pointe du triangle se dessine un ensemble mixte qui essaie d'impulser un mouvement de danse. La maîtresse de maison, la femme de l'obsessionnel du son, marche vers toi, affolée, *mon appart n'est pas bien aujourd'hui, tu ne trouves pas ?* Tu ne vois pas ce qu'elle veut dire mais tu réponds quand même. *Non... Si si, je t'assure, tu ne le découvres pas sous son meilleur jour.* Tu baisses la tête dans un signe qui peut passer pour de l'acquiescement, elle a besoin d'être apaisée et

tu as sincèrement envie de l'aider. Tu n'y réussis visiblement pas car elle te quitte brusquement pour aller arranger le bouquet de fleurs quelques mètres plus loin puis les coussins pourtant parfaitement alignés au milieu du canapé sur lequel personne n'a encore osé s'asseoir. Tu suis des yeux ses mouvements découpés, la surtension qu'elle dégage, en essayant d'imaginer ce qu'elle sera dans dix ans. Partie avec un autre homme ? Dépressive alcoolo dépendante ? Reconvertie dans la décoration d'intérieur ? Puis, tu te tournes vers ton autre voisine, Laura, pour lui demander ce qu'elle devient. Le ton est d'emblée tout autre. Elle te répond que son mari est très stressé en ce moment et te parle de se *poser, moins bosser*, constituer *un nid* pour sa famille naissante – elle vient elle aussi d'avoir un enfant –, elle te chuchote tout ça en souriant, la tête légèrement penchée sur la gauche.

C'est une fille que tu connais depuis longtemps, une petite souris, qui s'habille de couleurs neutres mais tendance – gris, taupe, beige, chamois, camel, des couleurs de souris –, qui porte des talons plats, une coupe courte, qui ne se maquille jamais, qui parle bas et lentement, qui se tait souvent. Sans trop savoir pourquoi – tu n'as jamais réussi à avoir une véritable conversation avec elle –, tu insistes pour savoir comment elle va et elle continue à te répondre au sujet de son mari, architecte comme Matthieu, qui traverse une mauvaise passe, il a remporté de *super contrats, il faut d'ailleurs absolument que tu ailles voir les bureaux qu'il est en train de construire quai Panhard-et-Levassor, avec vue sur la Seine*, mais il a des problèmes avec des *salauds* qui lui en veulent, *des nazes*. Laura a haussé le ton sur ces derniers mots, a emprunté pour les prononcer la moue méprisante de son mari, a semblé s'animer. Le mari en question, un mètre quatre-vingt-dix, quatre-vingt-dix kilos, un cou de rugbyman, déboule. Il t'embrasse en te palpant l'épaule un peu trop longuement et, sans tenir compte du mouvement de recul que tu viens d'esquisser, s'adresse à toi comme si vous vous retrouviez tous les deux seuls à un rendez-vous amoureux, te complimentant sur ta bonne mine, ta ligne, avant d'étaler en couche épaisse sur

la tartine qu'il voudrait te faire avaler la liste de ses derniers voyages d'affaires et de ses réussites, *des projets cette année de Paris à Shanghai, figure-toi ma belle, et là je repars à Hong Kong pour la construction d'un énorme mall*. Ce type est une véritable punition. Tu jettes un coup d'œil compatissant à Laura. Mais elle le fixe avec un sourire ému, maternel, un peu envieux peut-être aussi devant cette mêlée de l'action dans laquelle il se présente, le jeu qui s'y déroule.

Tu ne joues pas le jeu, les mots de Clara te reviennent, Clara qui serait comme une bombe ici, menaçant par sa seule présence de faire exploser les couples aux failles ouvertes. Clara ne recherchant pas un homme pour exister ou plutôt recherchant tous les hommes, leur vigueur, leur corps, leur sexe, Clara désireuse de parcourir le monde, de le commenter, de le partager et d'en jouir, Clara qui n'aime pas rester chez elle, en place, et qui se moquerait de tes pensées, de cette répartition des rôles, les hommes dans la mêlée de l'action, les femmes disposant des brindilles pour renforcer les nids, mais de quelle époque, de quel milieu parles-tu, Bérénice ?

Des années 2000, des filles sans serre-tête ni chignon mais qui craignent toujours de paraître trop audacieuses, trop encombrantes vis-à-vis des hommes, des filles qui travaillent mais se fondent dans leur couple, qui parlent de leur mari plutôt que d'elles-mêmes, qui disent « nous » plutôt que « je ». De toi. C'est sûr, n'importe qui ne se retrouve pas placardisé, tu te dis, Clara par exemple n'est pas quelqu'un qui pourrait. Matthieu non plus. Cette fille en face de toi, Laura, aurait en revanche tout à fait le profil avec sa manière de se gommer plus que de raison. Tu as lu que la placardisation atteint plus souvent les femmes que les hommes et encore davantage celles qui, comme Laura, comme toi, attendent d'être prêtes, regardent passer les trains qui finissent par ne plus marquer l'arrêt devant elles. Tu partages avec elle la tentation du retrait, la position de seconde derrière les leaders, les alphas, les hommes. Et, hier, tu as dit d'accord à la proposition de Matthieu de partir quelques jours

alors que tu n'en avais aucune envie, juste parce que tu as pris l'habitude de dire oui à Matthieu.

J'irais plus loin si j'étais toi, je remonterais à la source de ton retrait. Tu es d'accord ? OK, alors on y va. Tu es issue d'une procession de femmes pour qui s'effacer est devenu une activité, surjouant leur faiblesse, *je ne sais rien faire, je ne comprends rien, je suis si vite perdue*, allant jusqu'à mimer la bêtise pour paraître davantage inférieures. Il y a celles qui, quand on leur demande comment elles vont, répondent, de la même manière que Laura, à propos de leur mari. Il y a celles qui, ne travaillant pas, ont fait de leur maison leur royaume, leur prison. Elles en maîtrisent chaque centimètre carré à chaque instant mais, au-dehors, elles ne savent pas se conduire, s'orienter, elles se perdent, s'effondrent. Il y a celles faussement émancipées, elles ont travaillé, apporté leur salaire, souvent considéré comme un à-côté, eu quand même par là une forme de liberté dont elles ont rarement profité, le mari a sans doute été infidèle, ce sont les hommes, elles ne se le sont pas permis, ma pureté, ma richesse. Quel que soit l'endroit où tu regardes dans ton arbre généalogique, peu de vraies autonomes.

Toutes ces femmes, on leur a appris à mettre en sommeil leurs aspirations. Et elles ont été consentantes, ont préféré rester au chaud plutôt que lutter. C'était le prix à payer, ont-elles cru, pour être acceptées dans un monde d'hommes.

Jouissance du retrait – tordue, inavouable.

Tu as connu ça, toi aussi, le plaisir de laisser la place à l'autre. Tu l'as découvert à l'orée de ta vie de femme. T'en souviens-tu ? Pas comme ça ? Alors

je te le rappelle.

C'est l'année du bac. Tu sors avec Luc, un garçon solaire et très amoureux de toi, trop amoureux peut-être de son point de vue. Car si Luc t'adore, il te reproche régulièrement de le détourner, par ta seule présence, par ton désir d'être avec lui, par son désir même d'être en ta compagnie, de ses objectifs scolaires. Il t'adore, mais il est persuadé que tu portes en toi une araignée, une mante religieuse, une horreur qui peut à tout instant surgir, oui, certain que sa princesse risque à tout moment de se transformer en sorcière, vampire, ogresse, géante susceptible de l'écraser de sa chair dodue. Et toi, qui émerge à grand peine du tête-à-tête terrifiant avec toi-même que tu vis depuis que tu es pubère, tu n'es pas sûre de ne pas l'avoir en toi, cet être malfaisant, pendant toutes ces années d'adolescence, quand tu as essayé de te pencher au-dessus de ton gouffre, tu n'y as rien aperçu de beau. Alors, tu es d'accord pour donner à Luc des preuves que tu ne veux pas lui faire de mal, pas lui voler la vedette, que tu es capable de te sacrifier. Tu ne te le formules pas, mais maintenant tu le vois, c'est le geste originel de ta vie de femme, tu te retires, tu laisses à ce garçon le devant de la scène, tu fais un mauvais dernier trimestre, tu obtiens un bac moyen, tu n'intègres pas une classe préparatoire comme tu en avais l'ambition, comme lui le fait, et tu t'en vas rejoindre la fac, le commun. Tu lui laisses l'appartenance à l'élite et tu te réfugies aux endroits où il t'aime, crois-tu, tu passes des heures devant le miroir à essayer d'améliorer ta propre image, d'autres à feuilleter les magazines féminins, d'autres encore à courir les magasins de vêtements – confrontant ta peau aux couleurs des foulards, des chemisiers, aux textures des jupes, tu te fonds dans le rôle de la fille futile, fragile, tout occupée d'elle-même.

On pourrait raconter ta vie d'adulte, amoureuse comme professionnelle, par tes retraits, effacements, défections, seconds rôles, planques derrière les arbres, choix par défaut qu'ensuite tu ne cherches plus à remettre en cause, démission de l'intuition, miroir aux alouettes des images flatteuses. Oui, sans

doute que s'il y avait une continuité à dessiner dans ta vie éclatée, faite de réalisations avortées, de désirs insuffisamment désirants, elle serait à chercher de ce côté. N'en as-tu pas assez ?

Votre 207 glisse sur l'asphalte poli par la pluie et la nuit, il y a eu des feux, les voix de David Bowie de Peter Gabriel et maintenant celles des Daft Punk dans les baffles, de l'habitable monte une odeur d'humidité en train de sécher, de vieux skaï et de cigarette froide. Les leds de l'horloge devant toi affichent 1 h 17. Il y a eu de l'alcool, des discussions sur des thèmes connus et des danses sur des airs rebattus, une soirée sans conséquence, sans investissement particulier, une énième soirée de ta vie. Matthieu met sa main sur ta cuisse, combien d'hommes font ça en ce moment même, Paris fourmille de couples qui rentrent chez eux lentement, la soirée a été un peu arrosée, la soirée a été bonne, nous ne sommes pas trop mauvais dans le miroir des autres, Pierre chez la mère de Matthieu, ce sera le moment de faire l'amour, baiser disent certains pour s'exciter, et Matthieu, après avoir fermé la porte de votre appartement, te prend dans ses bras, te déshabille, son haleine sent le cigare et le whisky, ses cheveux la voiture et la fumée, lui tout entier un mélange de vétiver, d'oud et de santal, ces parfums qui se montent sur fond de mousse de chêne sont à la mode depuis quelques années, tu te rappelles de manière incongrue. Tu pourrais te laisser faire comme ça a souvent été le cas, est-ce la soirée, ce sentiment subit d'appartenir à un pot commun de femmes, popotes empotées, potiches pétrifiées, tu n'y arrives pas et, quand Matthieu se presse contre toi, te presse contre le mur, te presse tout court à la limite du harcèlement, mais aussi tu es tellement passive, venir te chercher c'est toujours un peu te faire violence, tu éclates en sanglots.

Il te lâche, allume le plafonnier puis une cigarette, dans ses yeux un parfait désespèment. Rien ne l'a préparé à ce rôle que tu lui demandes à cet instant de tenir. Vous restez face à face quelques secondes, lui, dans une interrogation muette, toi démunie de réponses, puis il vient vers toi, t'enlace et vous demeurez comme ça, toi crispée sur toi-même, lui ne sachant trop où mettre ses mains,

Où es-tu ? La voix de Matthieu est chuchotante, avec une forme d'insistance lasse sur la fin. Elle te fait peur, cette lassitude qu'il exprime pour la seconde fois en quarante-huit heures.

Où es-tu, Bérénice ? Je te le demande aussi. Où as-tu été pendant toutes ces années ? Qui ton mari a-t-il épousée ? As-tu eu peur de ce qu'il penserait de toi si tu te montrais ? Te montrer. Faire des histoires, femme repousser.

Je ne sais pas. Encore dans le boulot je crois. À ce moment-là c'est réellement de ça que tu voudrais parler, mais ce n'est pas le moment. À vrai dire, ce n'est jamais le moment. Tu te sens toujours coupable de te plaindre vis-à-vis de Matthieu. Tu as un travail en ces temps de crise, des tâches à y accomplir même si elles deviennent peau de chagrin, c'est ce que tu saisis dans le silence de ton compagnon, tu entends aussi, tu en fais des tonnes, tu prends beaucoup de place avec tes petits problèmes alors qu'il a une énorme pression sur les épaules en ce moment avec ce chantier aux portes de Paris qui menace de s'écrouler, un tassement de terrain en contrebas, des gens y vivent, des millions potentiellement foutus en l'air, les assurances ne marcheront sans doute pas, comment fait-il ? Il finit par te répondre en s'éloignant comme un presbyte pour te fixer :

— Si tu n'es pas bien, bouge.

— J'attends de trouver le bon moment.

— Tu attends tellement que tu ne le trouveras peut-être jamais.

Tu le laisses se diriger vers votre chambre, le suis du regard le long du salon noir et blanc avec ses taches de rouge qui te font mal aux yeux, et, quand il

ferme la porte, tu vois trembler en haut de l'armoire à côté les sacs remplis d'objets à trier qui matérialisent les différentes périodes de votre histoire (la Bleue, Bretagne, voile et rires diaprés, l'Érotique, salles de cinéma, séances photographiques, chambres noires, l'Arpenteuse, marches obstinées en montagne, nuits dans les refuges). Un plastique tombe (période sensuelle a priori, dessous en dentelle ajourée et corsets). Matthieu ressort, le ramasse sans le regarder et le replace au haut de la pile instable. *On a trop de choses, il faut que ça change.* Il retourne dans la chambre. Au bout de quelques secondes, il revient vers toi, torse nu. *Ça ne va pas pouvoir continuer comme ça,* te dit-il, sans que tu saches à quoi il fait référence, l'appartement plein comme un œuf, ton inhibition devant l'action ou ton manque de désir pour lui.

Tu dors mal, tu te réveilles au milieu de la nuit en cherchant l'air et à expulser le rêve que tu viens de faire.

Vous vous trouviez, Matthieu et toi, sur le toit terrasse d'une maison moderniste aux bords nets, blancs, au sol constitué de graviers très clairs eux aussi. Vous étiez des silhouettes effilées, sombres, écrasées par la lumière éblouissante et l'espace – le ciel qui prenait les trois quarts de l'image, le toit gigantesque. Vous tourniez sur cette étendue rectangle, parliez – à vrai dire surtout Matthieu – sans vous regarder, son discours était celui d'un constat, d'une distance, d'une séparation inéluctable qui faisait écho à ses mots juste avant que vous vous couchiez, *ça ne peut pas continuer comme ça.* Oppressée, tu finissais par le fixer, son visage sombre découpé sur le ciel et la lumière très blanche de celui-ci te provoquait un début de migraine. Tu regardais Matthieu qui parfois s'agrandissait, rapetissait ou encore prenait le visage d'autres hommes, que tu ne connaissais pas, mais tu savais qu'il s'agissait toujours de Matthieu. Tu regardais Matthieu qui ne te regardait pas, jamais. Ton sentiment d'oppression croissait, tu continuais à chercher ses yeux qui ne voulaient pas te voir, le manque creusait en toi, la douleur t'étouffait et c'est à ce moment-là

que tu t'es réveillée, ta bouche à la recherche d'oxygène avec ce mot à l'intérieur, *Starving*.

Soixante-douze heures plus tard, le souffle toujours court, tu te rends à une nouvelle séance de voix. Dans le métro, des teints brouillés, des traits tirés, des visages schématisés, des mains qui s'agrippent aux barres verticales. Tenir. Une fille monte, s'assoit et se met à se balancer à toute vitesse comme un enfant souffrant, une folle, en parlant de son frère, la nausée te reprend, tu sors plus tôt en face d'une affiche 4 m × 5 m représentant deux tourtereaux tête penchée l'un vers l'autre, *Qui roucoule dans les escalators ralentit la foule*, vous prévient-on. Tu accélères.

Cour mal entretenue, plantes parasites, lierre éternel et toxique, menthe poivrée, quelques tentatives de bougainvilliers contre le mur, épines aux tiges et duvet à leurs feuilles roses, tu avances en te tordant les chevilles sur les pavés disjoints. Guillaume t'accueille comme d'habitude, tête baissée et regard levé vers toi. Calme. Tu entres. Vous êtes peu. À part toi, Roch et deux autres personnes. Clara est absente, toujours en Islande, Silvia aussi.

Les premiers exercices de cette séance (thème : la voix active) sont destinés à vous faire entendre le grain, la tessiture et les vibrations de la voix, vous lancez de longs sons tous ensemble puis les uns après les autres. Vous allez maintenant me décrire ce que vous avez entendu, vous demande à la fin Guillaume, oui, vous pouvez fermer les yeux, supprimer un sens aide à aiguïser les autres, décrivez-moi les voix qui vous ont frappés, les voix comme des paysages, on dit que la voix ne peut pas tricher, c'est vrai et, quand on l'écoute bien, on peut y entendre une foule de détails... Il a un peu baissé le ton sur ces derniers mots,

chuchotant presque comme il le fait chaque fois qu'il exprime quelque chose d'important.

C'est Roch qui prend la parole en premier, et c'est ta voix qu'il commente, ce qu'il a surtout entendu c'est qu'elle était, comme disent les Asiatiques, *peu affûtée*, que *ta voix se perdait dans celle des autres*. Tu entends *ta vie se perdait dans celle des autres* et ça t'énerve, ce lapsus auditif, Roch surtout t'énerve, tu ne trouves pas son attitude très honnête, il connaît tes problèmes dans la boîte, tu le soupçonnes de plaquer les analyses préalables qu'il a fabriquées sur toi à l'aide d'un de ses bouquins de pseudo-sagesse, de vouloir te faire passer un message, ce serait bien son genre à ce psychorigide.

C'est à toi maintenant : ce que tu as surtout entendu dans les voix des autres, c'est qu'elles avaient l'air forcées, ce que te fait remarquer Guillaume, c'est que tes mots sont abstraits, ce qu'il te demande, c'est de décrire le son sans poser d'analyse dessus, comme un paysage qui n'aurait rien d'autre à exprimer que lui-même, de juste décrire et laisser tes sensations s'exprimer, *vous êtes tous tout de suite trop dans le mental, vous êtes tendus*.

Le second exercice va donc constituer à vous détendre sur un extrait de votre choix. L'idéal, vous dit Guillaume, serait que vous chantiez comme on bâille, dans un grand relâchement. Tu avais pensé à *Ma place dans le trafic*, mais c'est finalement *Foule sentimentale* que tu choisis. Plus fort, te dit Guillaume, plus fort et avec davantage d'intention. Que veux-tu communiquer par cette chanson ?

Tu n'en sais rien, tu la fredonnes souvent et souvent tu as l'impression de faire corps avec elle, *soif d'idéal/attirée par les étoiles les voiles/que des choses pas commerciales*, mais à cet instant tu n'en vois que les clichés, le rejet de la société de consommation, le besoin d'amour, la rêverie mièvre. C'est ce que tu lui dis, assez bas pour que les autres ne t'entendent pas. On s'en fout, te répond Guillaume en chuchotant lui aussi, tu n'es pas là pour te juger, tu es là pour donner quelque chose au travers de ton chant, d'accord ? D'accord. Tu inspires amplement, abdomen gonflé, puis, de toutes tes forces, à l'expiration, tu

projettes les mots comme des balles. Une fois, deux fois, puis la tête te tourne, trop d'air en toi, et tu arrêtes.

Assise par terre, tu écoutes maintenant les voix des autres. Certaines, encouragées par Guillaume, font sonner des échos d'édifices religieux, d'espaces vastes et verticaux. Tu aimerais toi aussi que la tienne contienne un monde. Mais, avant, entendre cette voix qui revient vite vers la syntaxe classique, les liens logiques, *donc, par conséquent, c'est pourquoi, parce que*, ta voix analytique, disciplinée, ta voix perdue depuis quand, voix coupée et remplacée par une autre, qui ne monte pas, ne descend pas beaucoup non plus, reste à son petit niveau, voix monocorde que tu ne reconnais pas, la tienne pourtant jusqu'à nouvel ordre.

Aller chercher ce qui pulse, aller au cœur, sur la crête, aller chercher la voix qui va chercher loin, tu commences à comprendre que c'est ça la direction. Et, en même temps que ce désir, se lève ta colère de ne pas arriver à faire sortir ta voix.

Le cri monte.

Tu le ravales.

Certes, il serait temps que tu fasses entendre la voix qui dit *je*, qui ne se planque pas, mais cette voix-là, ce n'est pas forcément la voix qui gueule, ce qui sort le plus facilement, quand rien n'arrive à sortir, c'est la colère. Ce peut être aussi un mouvement pré-architecturé. S'en méfier donc.

Quelques minutes plus tard, tu passes à nouveau, voix toujours retenue, mots avalés sur la fin comme quand on essaie de faire croire qu'on maîtrise une langue étrangère, puis, tandis que Guillaume braque en silence le spot sur toi, le cri plusieurs fois monté et redescendu jaillit.

D'abord tu ne l'entends pas, tu sens seulement ton corps qui vibre du bassin aux oreilles, ton corps comme une grosse caisse de résonance dont le tremblement fracassant couvre tous les autres bruits. Ce n'est qu'après avoir repris ton inspiration, qu'encouragée par Guillaume, tu propulses un nouveau

cri qui te parvient distinctement, rauque, primal, interminable. C'est donc ça, ta voix ?

Tu es toujours au bord des spasmes quand, quelques minutes plus tard, tu entends Guillaume vous annoncer que votre formation se termine sous deux mois et que, peu après, il déménagera en province.

Ce n'est pas sur le moment, c'est dans les jours qui suivent que se manifeste ce qui va te mettre en mouvement. Tout ce qui a fait le socle de ta vie ces dernières années, Matthieu, ton travail, menace de s'effriter sans que tu saches comment réagir, et le début d'énergie que tu sens monter en toi, tu vas le diriger vers cet homme que tu connais à peine, ce prof de chant, Guillaume donc.

IV

Carnet d'éveil de Pierre, le 26 janvier 2009

*Pierre a six mois et demi. Il gazouille
et semble prendre beaucoup de plaisir à entendre sa voix.*

Une volonté, tenace et dense comme un cœur de chêne, un bois *parfait*, s'ancre en toi. Passer du temps avec Guillaume. Toi qui depuis longtemps ne veux plus grand-chose, cela tu y tiens. Cet homme pourtant, depuis une dizaine de séances que tu le vois, tu ne lui as pas particulièrement prêté attention. Tu ne te rappelles d'ailleurs plus très bien les premières heures du stage. Il y a eu une petite enfance de votre relation, seules quelques images surnagent et, comme dans les souvenirs de petite enfance, tu ne sais pas si ces visions correspondent à des moments vécus ou si elles sont recréées, issues de cette fiction au sujet de Guillaume que tu te mets à te raconter à partir de ce moment-là.

Tu sais quand même que tu as eu dès le début le sentiment de te trouver en présence de quelqu'un de qualité, s'exprimant de manière scrupuleuse, réagissant face à vous avec une humilité qui t'a plu, des doutes assumés, peu d'assertions et des vraies réflexions, pas des réponses réflexes, du placage d'outils prêts à consommer comme beaucoup de coachs en usent dans ces formations d'entreprise, non, quelqu'un en recherche, il a pu s'échauffer à partir de certaines de vos interventions pourtant peu élaborées et ça t'a touchée, cette vigilance, cette vie.

Te reviennent aussi quelques moments avec lui, la fois où il t'a proposé de t'allonger pour sentir mieux le plancher de ta voix, celle où il t'a prêté son pull parce que tu avais froid, celle surtout où il t'a suggéré de caler ton chant sur le sien. Il se tenait juste derrière toi, sa voix de basse te donnant le *la*. De temps en temps, il s'interrompait pour que tu chantes seule, puis il reprenait son

accompagnement. Il n'était qu'un souffle dans ton oreille, ça a été un moment d'intimité à la fin duquel tu as eu envie de te rapprocher physiquement de lui.

Et puis, bien sûr, il y a eu le concert, ce sentiment curieux de faire corps avec Guillaume, – avec son malaise que tu supputais, avec son instabilité, qui était bien visible, elle, quand vous êtes allés le voir à la fin, il passait d'un pied sur l'autre, ou alors se maintenait en appui sur sa jambe droite pliée, genoux en avant – cette drôle de communion avec lui dans le trac.

Cela dit, reconnais-le, jusqu'à présent, ce type, tu l'as un peu regardé de haut, du haut de ton job autoroute même si tu te trouves en ce moment mise sur le bas-côté, du haut de l'adulte raisonnable, qui bosse, fait son devoir, du haut de ta condition de fourmi qui toise la cigale courant vers son plaisir immédiat, du haut de ta distance au monde, du haut du fond de ton demi-sommeil qui a tendance à considérer toute agitation vaine, toute action confuse et inaboutie.

Mais, aujourd'hui, la force de ta volonté emporte tout : tout à coup, tu ne peux pas supporter l'idée de t'éloigner de Guillaume sans t'en être rapprochée avant. Volonté serrée que tu tiens autant qu'elle te tient, oui, tu as là quelque chose pour sortir de ce marais qu'est ta vie professionnelle, conjugale, terre meuble dans laquelle tu piétines.

Au début du cours suivant, tu t'avances légèrement vers lui. On s'embrasse ? *Jusqu'à présent non mais pourquoi pas ?* L'accolade est franche, sans réticence ni fioritures. Par la suite, pendant la séance (thème : la voix authentique) tu cherches un accès vers lui. Regard dans le visage, sourire dans le regard, rire dans le sourire, spasme dans le rire. Ses yeux ne te fuient pas, ils ont l'air de t'interroger – perplexité devant ta nouvelle attitude, matité dans leur ensemble, forme de ternissure au fond aussi, tu dirais, depuis quand ? À la fin du cours, tu restes dans le studio, dis au revoir à Clara, *j'ai quelque chose à voir avec Guillaume, ne m'attends pas*, Clara étonnée, as-tu l'impression, que toi, la seconde éternelle, veuilles faire cavalière seule. *Ah bon, OK.*

Vous êtes maintenant face à face. Le silence, sous le revêtement du sol et des murs – six centimètres d’ouate qui emprisonnent les bruits –, et le calme t’envahissent, le calme que Guillaume, debout, les reins appuyés sur un piano droit, dégage à ce moment-là.

J’aimerais écouter tes chansons. Tu es intuitivement allée vers lui à l’endroit où tu pouvais le toucher le mieux, celui de ses créations. *Je te passe un CD.* Il va vers l’angle de la pièce fouiller derrière un rideau en gros grain marron comme on en faisait pas mal dans les années 90. En revient avec une pochette, papier satiné, photo en noir et blanc sur laquelle de fines décorations phosphorescentes sont dessinées. Tandis que tu les détailles, des arabesques, des fleurs s’enroulant, se déployant comme des lianes, tu le devines qui éteint le gros spot au milieu de la salle, le débranche puis va le poser dans un coin. *Tu prends un verre ?*

Son appartement se trouve au premier étage de l’autre côté de la cour. Son appartement, ce que tu en vois en y pénétrant, une pièce à vivre, plafond bas, hautes fenêtres à petits carreaux, fauteuils amortis en cuir gold, une table de bois épais, une cuisine rustique néanmoins américaine, faïence blanche et bleue, ustensiles dans de gros pots de grès gris, des tomettes au sol et, sur les murs, deux photos noir et blanc qui ont l’air retouchées au fusain, des arbres pour ce que tu en devines. Ah oui, aussi une image de Léo Ferré, coincée dans le coin d’un cadre doré, vieux et vide. Tout d’ailleurs autour de vous paraît assez dépouillé. Il déménage bientôt, c’est sans doute pour ça.

— Non, non, je n’ai pas encore commencé mes cartons.

— La photo, c’est bien Ferré ?

— Oui. Tisane ou café ?

Te revient cette blague que répète un copain de Matthieu à chaque fin de dîner, Tisane ou café, dormette ou baisette ? *Tisane, merci.* Tu l’interroges sur son parcours. Il est chanteur depuis ses vingt-cinq ans, ça fait donc près de seize ans. Il a d’abord obtenu un bon diplôme d’ingénieur, commencé à travailler dans la recherche pétrolière mais, au bout d’un an et demi, il a démissionné. A

ensuite vécu en Asie, en Amérique latine, en Afrique en donnant des cours de français et de musique, s'est formé à différents types de chant, s'est imprégné du monde. C'est ce qu'il est allé chercher à l'étranger, c'est ce qu'il a eu.

Il est rentré en France il y a trois ans, il continue à intervenir sur le chant, l'écriture des paroles, dans les hôpitaux, les prisons, les écoles. C'est comme ça qu'il a rencontré une mère d'élèves travaillant à la DRH de votre groupe qui lui a proposé de lancer une formation chez vous.

Et ses chansons ? Eh bien, il a longtemps été guitariste ou coparolier pour d'autres artistes, a expérimenté pas mal de choses sans formaliser, a fini par sortir il y a quelques années ce premier album qui n'a pas eu l'écoute qu'il espérait, le second sera décisif, il est à un moment charnière de sa carrière. La quarantaine. Ça passe ou ça casse. C'est comme ça que ça marche dans notre société. Au-delà d'un certain âge, on ne lance plus quelqu'un. Donc il en est *là*, c'est *terrorisant et excitant*, d'autant que, paradoxalement, l'époque est propice aux chanteurs auteurs, de plus en plus de scènes et de labels les accueillent, comme si les télé-crochets d'émissions musicales avaient suscité un nouvel appétit chez les auditeurs exigeants.

Il ne ressemble pas à ceux que tu fréquentes, qui se définissent par leurs diplômes. Ça te plaît cela dit, qu'il ait réussi avant de tourner le dos à une carrière classique. Tu reviens à la photo dans le grand cadre vide.

— Pourquoi Léo Ferré ?

— Ses chants sont des poèmes.

Tu sens qu'il sait faire ça, admirer. Quant à Ferré, tu as quelques images en tête, un gros plan télévisuel sur son visage déroulant une série d'expressions des passions, la souffrance, la tristesse, la colère, vieux fou avec ses cheveux blancs, longs, électriques, vieux sage avec le temps va tout s'en va, quelque chose d'un hidalgo avec ses pantalons godets et sa chemise de soie noirs sur son corps mince, quelque chose des années 70 aussi, le poing levé, ni dieu ni maître, la révolte, la clope, et puis plus tard, dans les années 90, le mec qui invective, ne

répond pas aux questions des journalistes, devenu un peu supérieur avec le temps. Une autre image t'arrive tandis que Guillaume glisse un vinyle sur sa platine, la pochette d'un album où le chanteur pose dans l'herbe en compagnie d'une femme, ils sont à moitié allongés, lui un coude au sol, tourné vers elle, en jean et chemise en chambray ouverte, elle cheveux et traits relâchés, pas maquillée, une longue robe à fines bretelles sans soutien-gorge dessous, tous les deux pieds nus, mais peut-être s'agit-il d'un autre chanteur.

*Je vois le monde un peu
Comme on voit l'incroyable
L'incroyable c'est ça
C'est ce qu'on ne voit pas*

Tu pensais qu'il allait mettre une de ses chansons. Mais non, c'est une reprise de Ferré par Bashung. À la fin il te demande si tu aimes. Plutôt, oui. Et lui, ce qui lui plaît ? Le phrasé singulier de Bashung, le dépouillement instrumental, le chant au service des paroles. La musique doit être subordonnée aux mots, dans ses compos, il fait toujours attention à ne pas laisser séduire par une mélodie, des arrangements virtuoses sur laquelle on s'arrêterait – le paraître contre l'être. Ça te fait sourire. *C'est un peu radical non, comme manière de voir.* Il sourit aussi. Sans doute, mais c'est parce que je trouve que la musique dans les chansons, c'est trop souvent du décoratif, l'hameçon argenté à la forme de beau poisson, tandis que le fond, c'est *ce dont l'absence peut faire crever.*

Il y a quelque chose dans la manière dont il a prononcé ces derniers mots précautionneusement, en baissant la voix, et dans leur contenu qui rencontre ton besoin de sens. Tu frémis en te levant, *mon fils, il faut que j'aille m'occuper de lui, on se voit la semaine prochaine.*

Dès que tu franchis la porte de ton appartement, Pierre t'appelle. Tu dis bonjour à la nounou puis tu vas le rejoindre – allongé sur le ventre, il t'envoie son sourire qui lui fend le bas du visage. Tu le prends dans tes bras, il met sa tête au creux de ton épaule et vous raccompagnez la nounou. Corps à corps, tête à tête, son regard crayon toujours calme sur toi s'arrête sur tes contours, tes reliefs. Tu écoutes ce dialogue muet qu'il te propose, essayes d'y répondre, la plupart du temps par des attitudes mimétiques. Un échange non verbal en terre inconnue s'esquisse et c'est lui qui te guide.

Quelques minutes plus tard, tu le changes. Sa couche fermée, par jeu, tu souffles sur son torse, son ventre, ça le fait rire à grands éclats. Tu recommences. Nouveaux cristaux de rire. Tu t'apprêtes à lui enfiler son body, mais il retient ton bras en te faisant nettement comprendre qu'il veut que tu souffles une nouvelle fois sur son abdomen. Tu t'exécutes, soufflée toi par la précision de son geste et plus encore par celle de son désir de nourrisson.

*Il y a ceux qui scient
Il y a ceux qui fuient
Ceux qui essuient
Et ceux qui s'écrasent
Au pied du mur
Give me beauty*

Les jours suivants, tu écoutes l'album de Guillaume. Tu découvres avec bouleversement qu'il est porteur d'un espace du dedans affirmé, vibrant et vaste. Ses paroles sont aiguës, denses, presque trop pour des chansons, pour la réception immédiate, volatile que celles-ci induisent, et tu places régulièrement ton iPod sur pause pour entendre ce que chaque mot veut dire. La musique a contrario te semble excessivement légère comme une tentative de compensation.

Tu n'y connais pas grand-chose en chanson, ne sais pas juger de l'originalité d'un rif ou d'un accord, et tu aurais beaucoup de mal à définir ce que sont des bonnes paroles. Tu n'y connais pas grand-chose, mais une chose te frappe : Guillaume se cherche.

Sans doute est-ce dès ce moment que toi, tu commences à chercher un rôle auprès de lui. L'aider à choisir une direction de travail et y aller à fond. Mue par une curiosité douloureuse, tu lui envoies des mails interrogatifs. Tu cherches à comprendre comment il crée, pourquoi il utilise le violon, pourquoi

il récite parfois sans chanter, pourquoi surtout donc il marie des paroles et une musique qui te semblent tirer dans des directions opposées.

Il répond rapidement à tes questions coup de poing, ça se fait pas mal dans le journalisme, tu as constaté, une manière de rentrer dans le lard de l'interlocuteur, de se placer comme quelqu'un à qui on ne la fait pas. Il répond sans trop en faire, lui. Des mots peu nombreux mais précis, des phrases courtes dans lesquelles tu crois entendre quelque chose de son rythme intérieur.

À la fin de la séance de formation suivante (thème : la voix off), après avoir une nouvelle fois dit au revoir à Clara qui manifeste sa perplexité en plaçant des points d'interrogation ostensibles quasi derrière chacun de ses mots, *tu vas discuter avec Guillaume ? Guillaume ?? Il t'intéresse ?* vous vous retrouvez dans son appartement autour de la table de gros bois. Tu as le sentiment qu'un rituel a commencé à s'installer entre vous et tu en es heureuse, comme si un espace et un temps propres à votre relation se dégageaient.

Tu essaies de lui dire comment tu as perçu son album, avec des phrases inachevées, des mains qui s'agitent et tentent de remplacer les mots fuyants. Décidément l'oralité ne te réussit pas.

Il te propose un café. Dès qu'il te l'a servi, il t'explique : toute sa démarche consiste précisément à ne pas trop intellectualiser ce qu'il fait, ne pas se laisser *bouffer* par le commentaire, *tu vois ce que je veux dire*.

À peu près. Tu insistes quand même pour exprimer ce que tu as entendu dans ses chansons, un hiatus entre la musique et les paroles, un contenu trop pesant, justement, oui, c'est ça, tu dirais qu'il veut *trop dire*.

Il a tourné légèrement la tête à gauche pour placer son oreille dans l'axe de ta bouche. Il t'écoute. Tu te veux délicate, avancer les antennes en avant, prête à te rétracter à la moindre de ses résistances.

Au fur et à mesure que tu essaies d'explicitier ce que tu as perçu, que tu continues à l'interroger comme tu l'as fait dans tes mails, à aller vers lui avec les moyens que tu possèdes – tu nourris ton discours en convoquant les domaines que tu connais un peu, les objets, le vêtement, en te reposant sur tes réflexes

professionnels –, tu te fabriques un début de rôle. Et tu es tellement vibrante à l'intérieur, engagée dans tes mots, que Guillaume semble t'y accepter, et c'est au cours de cette soirée que se noue sans doute le premier pacte entre vous, avec distribution des rôles qui semble inverser celle qui avait cours jusqu'alors – à partir de ce moment, il ne sera plus beaucoup question de ta voix mais surtout de la sienne –, et tonalité abstraite – car il y a une chose sur laquelle vous vous retrouvez d'emblée tous deux, c'est l'éblouissement des hauts mots, le désir de mettre un maximum de sens dans ceux que vous utilisez, de vous élever par eux au-dessus du prosaïque, les mots comme un monde au-dessus du monde.

Tu rentres chez toi tard, Matthieu, que tu as prévenu par sms, dort déjà, Pierre aussi. Tu demeures plusieurs minutes auprès de lui à guetter son souffle irrégulier. Qu'il reste en vie te paraît une victoire. Quand cette angoisse s'estompe, tu essaies d'entendre plus finement ses bruits de petit ramoneur, sa respiration ultra-rapide, les pauses soudaines qu'elle marque. Ça te semble comme un langage à décrypter, de quelle terre arrive-t-il ? Puis le souffle s'uniformise, devient imperceptible. Tu sors de la chambre de ton fils, tournes dans l'appartement, tu n'as pas sommeil, tu finis par atterrir devant tes mails, la direction des impôts te propose de la suivre sur Facebook et Twitter, Charlotte du site *monstring.com* te déclare que tu leur manques, Émilie de *toitoimontoit.fr* te félicite pour ton dernier achat et te propose d'investir maintenant dans un *objet résilient*, par exemple un matelas ou un oreiller à mémoire de forme, tandis que Priceminister t'annonce que tu vas bientôt accéder au statut *golden buyer* et, qu'à ce titre, tu pourras initier des acheteurs novices à un shopping *riche en émotions*. Finalement, comme pour justifier ta présence là, un message de Guillaume arrive : *étonné et heureux de ce que tu m'as fait exprimer de mon travail. Merci.*

Tu te remets à tourner dans l'appart silencieux, *étonné et heureux*, ses mots, ce cadeau, qui te rappellent que tu es riche d'une bonne écoute – Hugues et Clara ont pu te le dire, Matthieu aussi même si, dans ta relation avec lui, tu as

du mal à prendre cette place. Tu reviens aux paroles de Guillaume, *étonné et heureux*. En ce qui te concerne, tu es étonnée de la place que tu es prête à lui donner dans ta vie, de te découvrir tellement en manque et de la faim qu'il crée en toi.

Ce n'est pas le chanteur sexe drogue et rock'n'roll. Ce n'est pas l'interprète showbiz cheveux décolorés, gominés en arrière ou brushés tendance minet. Ce n'est pas le chansonnier tagada tsoin tsoin ni l'artiste recroquevillé sur ses douleurs, toujours à la ramasse d'un chagrin d'amour, d'une tristesse inoxydable, à la traîne de lui-même. C'est un type à peu près normal, qui s'est seulement donné les moyens de passer du temps sur ce en quoi il croit, tant que ça voudra *sortir*, tant que financièrement ça sera possible aussi.

C'est un chanteur français, chanter pour lui, c'est prendre la parole, une parole première, brute, pas *polie*, il en a assez qu'on sacrifie le sens et le beau au divertissant, au joli, mais c'est compliqué à notre époque, dans une perpétuelle méfiance vis-à-vis des idéaux. Du coup, *à part dans le rap*, il y a un problème de légitimité à chanter l'engagement.

C'est à peu près ce que tu as compris lors de vos nouveaux échanges de mails. Dans ses chansons que tu as réécoutées, tu as entendu la solitude et l'ambition de ne pas se définir par l'anecdote, de se tirer vers le haut,

*Écouter ce qui pousse
La plante intérieure
La plainte antérieure
Qui enracine*

À la fin de la séance suivante, vous pénétrez à nouveau dans la pièce principale de son appartement. Tandis qu'il vous prépare un café, tu observes l'endroit, qui dégage une austérité à laquelle tu es sensible, les photos noir et

blanc au mur, les objets sur le haut des étagères basses, des bougies, des pierres et trois pots en cuivre martelé qu'il a choisi de garder de l'histoire familiale, comme il te l'a confié la fois précédente. Tu aimes que cet homme n'ait pas l'air, comme beaucoup d'autres, hébergé par son propre logement. Pour autant, il ne l'a pas non plus surinvesti comme peuvent le faire certains célibataires maniaques, tu te demandes à quoi ressemblerait l'appartement de Matthieu s'il vivait seul, vous vous êtes connus jeunes, il est tout de suite passé du logement familial au vôtre, il serait sans doute proche de l'actuel, avec des lignes de force, des couleurs primaires et du dépouillement.

Tu reviens à l'endroit, continue à le scruter de la même manière que ses chansons, cherchant à attraper Guillaume par ce qui émane de lui, comme s'il n'était pas là, en face de toi, oui, tu as parfois cette curieuse impression qu'il a un déficit de présence sans que ça te dérange plus que ça, toi qui sais si bien disparaître parmi les autres.

Il dépose des cafés à côté d'assiettes aux bords dansants sur lesquelles il a alterné fruits secs et frais. Tu suis ses gestes, note le jean en bout de course, la surimpression du tee-shirt blanc sur le mur. Tu as du mal à l'imaginer avec l'uniforme du cadre moyen-supérieur.

— Ça s'est fait comment, ta sortie de l'entreprise ?

— Ça remonte, c'était il y a plus de quinze ans. Mais ça a été assez naturel. Je me sentais coincé dans mon job. C'était confortable, je connaissais mon truc, mais ça ne suffisait pas. J'étais...

— Réduit ?

Il lève la tête vers toi, te regarde comme s'il te voyait pour la première fois.

— Exactement.

Au lieu de continuer ses souvenirs, il reste silencieux et tu n'oses pas l'interroger. Toujours ce sentiment d'être importune dans la vie des autres. Mais il y a autre chose, un désir de rencontrer Guillaume dans un espace propre, hors travail, hors famille, hors passé, une bulle, comme celle que forme

cette histoire que tu commences à te raconter dans laquelle il est un homme solitaire, travailleur, ultra-sincère, mais ne sachant pas se mettre en valeur. Il est comme une pierre précieuse dans sa gangue, a maintenu ça dans l'époque, dans ce Paris décoratif, ce côté non taillé, arêtes et cœur à vif et, face à lui, tu t'avances toi aussi sans fard, en contact avec ton cœur battant, ta tachycardie de préreveil.

Il finit par reprendre. En réalité ça ne lui a pas paru très compliqué de tout lâcher, il n'y avait pas pour lui d'énormes enjeux de carrière. *Pas de pression*. Il vient d'une famille de dinandiers pour ce qui est de son père, d'agriculteurs du côté maternel, il n'y avait pas chez lui l'idée que les enfants devaient venger socialement les parents, *ce genre de choses*, pas non plus l'idée que les longues études étaient la panacée, le savoir était valorisé ça oui, l'histoire surtout mais pas plus que la technique, le travail manuel, les choses de la nature, c'est aussi vers ça qu'il retourne en s'installant dans le Sud, il va cultiver son jardin.

Il te semble avoir le calme de ceux qui savent où ils sont et en même temps cette forme d'intranquillité nécessaire à l'action. Tu as l'impression de découvrir que l'alliance est possible. Et il n'est pas scindé en deux comme tes proches, Matthieu, Hugues, Clara même, il y a une harmonie entre ses différentes activités dont il te parle maintenant, celle d'auteur-compositeur-interprète, d'ACI, le festival de chansons à textes qu'il dirige tous les quatre ans en Bretagne, les ateliers en lieu clos qu'il anime, tout ça repose sur la croyance que le chant peut aider les gens. Oui, il est différent de ceux qui t'entourent, *Altérité non altérante*, tu penses à cette expression que tu as relevée dans une de ses compositions.

Et financièrement il s'en sort ? *À peu près*, grâce aux formations et à la location ponctuelle du studio d'enregistrement, en tout cas, il n'a jamais eu besoin d'avoir recours aux Assedic. Mais ce sera bien sûr plus confortable quand il aura déménagé près de Nîmes.

Nîmes où tu as séjourné un été. Les silex, le granit, le calcaire alvéolaire, les rapides du Gardon, les escarpements de la forêt vers la mer de rochers. Tu revois les châtaigniers monumentaux, les coquilles d'opale des escargots à leurs pieds, les buissons d'aubépine, le chaos de pierres énormes, granuleuses, tombées du ciel ou jetées là par des géants énervés et tu vois Guillaume au milieu, en équilibre sur un rocher, passant d'un pied sur l'autre de la même manière qu'après son concert. Tu frémis d'un frémissement cousin de celui de ce soir-là que tu te remémores maintenant, le froid de décembre, la salle surchauffée. Des détails te reviennent enregistrés mais non encore repassés sur la bande de ta mémoire, les tissus recouvrant le dessous de l'estrade, se chevauchant, leur texture différente, les poings et les yeux grands fermés de Guillaume. Quelque chose de son intimité s'est adressé à la tienne dès ce moment-là.

Il se lève pour aller mettre une musique de tango, revient s'asseoir en battant une mesure quaternaire puis s'arrête.

— Et toi ? Ton boulot ?

Tu visualises la salle arrondie de l'open space, cette serre chaude où ta photosynthèse s'avère difficile.

— Insaisissable en ce moment. Il se passe quelque chose je crois, mais je ne comprends pas quoi.

— C'est-à-dire ?

— J'ai été mise sur la touche.

— Il y a peut-être quelque chose à en faire.

Peut-être. Mais tu n'as pas envie de parler de toi. Pas maintenant. Tu le ramènes à ses projets. *Eh bien*, avec le deuxième album qui se profile, c'est le moment de chercher une nouvelle maison de disques, puisque l'ancienne a fait faillite, et des salles de concert. Guillaume a déjà assuré plusieurs premières parties de bons artistes contemporains, il est maintenant temps qu'il fasse ses propres scènes. Son manager est assez mou. Cela dit, il a encore un peu de réseau et puis, il a beaucoup aidé Guillaume au début, a toujours cru en lui, ce

serait peu honnête de le lâcher maintenant, mais le résultat, c'est que Guillaume doit se taper une bonne partie du boulot promotionnel, faire une maquette, un dossier aussi, avec *discours marketing, teasing et tout le toutim*.

Tu crois percevoir que c'est compliqué pour lui, alors c'est comme si un rôle t'était proposé. *Je peux t'aider si tu veux*. Et comme son regard te renvoie une profonde perplexité, *Pour la promo de ton album, c'est quand même un peu mon boulot*.

Tu lui as dit *je peux t'aider si tu veux*, tu as pensé, je vais te faire accoucher de tes nouvelles chansons, il t'a répondu, *OK merci, pas c'est gentil mais j'ai déjà ce qu'il faut*, ou, *qui es-tu pour me proposer ça ?* A semblé tout accepter sans étonnement.

Il y a alors une suite de moments qui se répètent pendant quoi ? Quatre, cinq séances. Tu vas chez Guillaume, tu quittes tôt ton travail, 16 h 30-17 heures, sans te sentir particulièrement coupable. Tu laisses derrière toi ton open space, sa lumière jaune qui prend dans ton esprit des reflets acides de salle d'expériences et tu imagines Hugues du haut de sa guérite, qui vous observe, yeux sombres et fixes d'oiseau battu, Hugues, un cormoran ou une autruche à longues pattes ivoire, à grand corps charnu – avec des plumes d'un noir lustré ressemblant à la patine de ses chaussures italiennes – Hugues qui s'abat dans le vide, entraîné par le poids de son abdomen, et qui vient s'écraser sur l'open space que tu as fui.

Tu vas chez Guillaume, c'est en général un autre jour que celui de la formation voix, il fait en général froid – le froid de mars, sec, urticant. Tu contrôles ton apparence dans le miroir à droite de la porte d'entrée de son immeuble. Juste à côté, un mur de vieilles affiches en lambeaux, un palimpseste d'images qui prend parfois des allures ironiques, comme cette Une datant du tout début de la crise financière où le visage souriant de la ministre de l'Économie affirme qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, elle a huit indices sur dix au vert.

Tu fais le code, passes sous le porche, traverses la cour, les pavés irréguliers, les touffes de mauvaises herbes qui poussent entre et de bonnes autour, leur égale ténacité. Tu sonnes, il vient t'ouvrir, en général quelque chose à la main, un CD, un verre, un bouquin, des câbles qu'il transporte du studio à son appartement ou l'inverse, toujours un peu encombré mais toujours calme. Il se penche vers toi en oblique, met sa main gauche sur ton épaule droite et vous vous faites la bise, à la suite de quoi tu entres. Tu t'assieds derrière la table de gros bois roux face à lui pour une ou deux heures durant lesquelles aucun téléphone ne sonnera.

Vos conversations se concentrent sur ses références qu'il te fait écouter, Bashung, Higelin, Ferré, Jean Vasca, Leonard Cohen, et sur ses compositions. De temps en temps, il joue des accords, de base, suspendus, barrés, des extraits de contemporains qu'il apprécie. Quand tu pars, il te donne des clés USB qu'il a chargées pour toi, Dominique A, Miossec, Joseph d'Anvers, Gaëtan Roussel, Bertrand Belin, Arthur H, Jeanne Cherhal, Florent Marchet, La Grande Sophie, des chanteurs à texte, la musique est parfois un peu juste reconnaît Guillaume, mais ces gens ont des trucs à dire, et il préfère évidemment ça que le contraire, la chanson divertissante qui sent la fabrique à plein nez. Tu notes qu'il est en alerte sur ce qui se fait, il rencontre les artistes qui l'intéressent, les *booke* pour son festival, il capte ce qui peut alimenter sa réflexion, sa création, va au contact.

Vous continuez séance après séance, ton enthousiasme régénéré par les jours où tu ne l'as pas vu, une marée dans le cœur qui te remonte comme un signe. En ce qui le concerne, que tu ne connaisses pas grand-chose à son domaine ne semble toujours pas poser question, il te répond longuement, avec implication et précision. Tu vous as projetés dans une histoire à décor unique, et toi, parce que te trouver là te donne un plaisir incomparable, et lui, pour une raison que tu ignores, jouez sérieusement. Il tient son rôle avec naturel. Tu compenses ton

manque de maîtrise par un engagement remarquable. Ça roule suffisamment en tout cas pour que vous renouveliez chaque semaine le rendez-vous.

Le cadre des conversations est strict. Il y a les sujets autorisés et ceux qui ne le sont pas.

Ce dont tu ne parles jamais (et sur quoi il ne t'interroge pas) : Matthieu – bien que Guillaume sache qu'il existe –, ton propre passé. Ce dont tu parles un peu : ton travail, essentiellement pour raconter des anecdotes susceptibles de l'amuser. Ce dont tu parles volontiers, Pierre, l'intensité de ses regards, de sa concentration. Ce dont il ne parle jamais (et sur quoi tu ne le questionnes pas – à tant vouloir connaître on ne connaît plus rien, ce qui te plaît chez lui, c'est ce que tu imagines) : sa vie sentimentale actuelle. Ce dont il parle à peine : sa fille grande ado restée avec sa mère, prof au lycée français de Madrid. Ce dont il parle facilement, outre la chanson, ses racines, son éducation sévère, sa volonté de prendre le temps, sa foi dans la poésie, le chant, pas juste pour connaître son quart d'heure de célébrité, même s'il ne crache pas dessus, mais surtout pour que cette vie-là, la sienne, soit quelque chose. Ça te plaît, cette posture de lonesome cowboy, un pied hors du monde pour créer ses chansons, un pied dedans, avec l'enseignement, son festival, passant d'une jambe sur l'autre comme après son concert, en équilibre précaire et en mouvement.

Il ne se départ jamais de sa disponibilité et d'une forme de sollicitude vis-à-vis de toi. Il te regarde rarement pourtant, enroulé sur cette parole qu'il cherche à extraire de son ventre comme un mineur creusant. Toi tu le regardes beaucoup, cet homme vers lequel ton inspiration continue de te porter. Tu connais précisément la géographie de son visage, sa mâchoire carrée floutée par la quarantaine, les rides qui dialoguent avec les tâches de son, ce masque roux que tu associes à sa jeunesse.

Tu continues d'examiner la pièce dans laquelle vous vous trouvez. Elle se situe au premier étage sur cour, devrait être assez sombre, et, pourtant, elle te semble claire – les grandes fenêtres, les murs à la chaux peut-être –, et sans

doute est-ce à partir de ce jour-là que tu commences à l'appeler en toi-même la pièce blanche, blanche aussi comme non connectée – les portables n'y passent pas, pas plus que les bruits de la rue –, lieu de retraite à l'écart de ce monde professionnel dans lequel tu ne trouves plus ta place.

Souvent, tandis que Guillaume vous prépare de quoi boire ou manger, tu te places derrière la fenêtre et laisses ton regard se perdre dans les frondaisons luisantes des mûriers platanes. Tu reviens, tu ne peux pas t'en empêcher, à ton rêve de refuge sylvestre, qui prend parfois la forme du cabanon de ton oncle Paul, à d'autres moments comme maintenant celle d'un lieu en hauteur surplombant une canopée. Ton appel de la forêt, doux et entêtant, toujours aussi hypnotisant, BBD.

Le reste du temps, tout en prenant des notes pour son dossier de promotion, tu cherches à aider Guillaume dans son travail, afin qu'il puisse créer, comme il le souhaite, de nouvelles chansons évidentes, traversées chacune par une énergie singulière, des chansons comme des arbres avec leur sève propre. Tu continues à penser que ça ne fonctionne pas, mais tu as toujours du mal à voir où. Cependant, tu voudrais tellement être utile que, parfois, tu déclenches une psychanalyse sauvage, posant des questions en salve, essayant d'induire des associations libres, et, parfois, quelque chose se produit, tu as l'impression de mettre le doigt sur un nœud, mais après ça patine, tu n'arrives pas à tirer le fil qui sort de la pelote. Un jour quand même, tu arrives à exprimer précisément le hiatus entre sa musique et ses paroles et tu sens qu'il abandonne la certitude que la voie qu'il a empruntée jusqu'à présent est la seule. Tu as raison, il y a un *hic* à cet endroit, te dit-il. Maintenant, je le vois *clairement*. Je vais essayer d'autres choses sur mes dernières compos avant l'enregistrement de l'album. C'est fou les angles morts qu'on peut avoir sur son travail. Merci. Quelques heures plus tard, il t'envoie un mail, Merci encore. La solution est peut-être de confier mes arrangements voire ma mélodie à un

musicien pur. Tu l'encourages, oui, quelqu'un qui saura faire sonner, résonner tes textes. Ils le méritent.

La semaine suivante, tu proposes comme d'habitude à Guillaume de passer après ton boulot finaliser son dossier, *l'achever, non*, et, peut-être à cause de ces derniers mots qui le font rire, il t'invite à dîner.

Tu as pensé mentir à Matthieu – ce qui se passe avec Guillaume relève d'une traversée en solitaire, c'est ce que tu penses depuis le début, tu lui as finalement dit la vérité, que tu allais passer la soirée avec ton prof de chant pour travailler et il n'a pas réagi. Lui aussi semble accepter le rôle que tu t'es donné auprès de cet homme, qui n'a pourtant d'autre légitimité que ta croyance qu'il est urgent et nécessaire que tu fasses ce que tu es en train de faire. Matthieu, donc, n'a pas fait pas de commentaires quand tu lui as annoncé ce matin-là avant de partir – vous étiez dans l'entrée de votre appartement embouteillée par les objets, tu enfilais ton trench de citadine en popeline, tu as pris un air dégagé dont il ne pouvait pas être dupe –, *ah au fait je vais voir Guillaume ce soir, tu sais, je l'aide à la rédaction de son dossier promotionnel, oui, pour son album, ce n'est pas trop son truc*, tu te sentais quand même obligée de te justifier, tu voulais aussi regarder Matthieu dans les yeux ou peut être juste qu'il te voie, tu avais toujours en toi ce rêve en noir et blanc où vous vous trouviez sur le toit terrasse d'une villa écrasée de soleil et où il ne te regardait pas, tu avais encore la douleur de ça. Matthieu t'a fixée en silence, son iris a un peu bougé comme s'il était gêné et ça a été tout.

Quand il t'ouvre, Guillaume est pieds nus. Il pose sa main droite sur ton épaule gauche, vous vous faites la bise, tu te débarrasses de tes affaires et, tandis

que vous échangez des mots de mise en route, tu reviens périodiquement à ses pieds qu'il frotte contre la peau de son mollet ou son jean. Ça a tendance à te gêner ce genre de nudité, pourtant, là, tu as plutôt le sentiment qu'une étape est franchie dans votre intimité et tu la notes avec plaisir comme tu notes chaque évolution dans votre relation, aussi imperceptible qu'elle soit.

Il a préparé entièrement, pâte et garniture, une quiche qu'il te sert avec une salade de saison, une alliance de mâche, de roquette et de chicorée, la douceur et l'amertume, le tendre et le crissant, accompagnées de noix qu'il casse et dispose devant toi. Ses gestes sont concentrés. Tu sens que ça aussi, la nourriture, il l'investit, comme son appartement. En l'observant te servir, tu notes sa délicatesse, à laquelle tu n'es plus habituée – Matthieu ne te manque pas de respect, mais vous avez vos places en tandem, Matthieu à l'avant, quand tu es fatiguée, il pédale seul, il t'emmène en voyage, prend soin de toi comme une enfant.

Avec Guillaume, tu n'es rien de tout ça, tu es revirginisée. Tu te dis ça très vite, en vrac, dans le silence de votre repas, dans le contact de tes paumes avec le gros bois de la table, une porte de grange familiale récupérée, t'apprend-il, dans le rythme lent de cette soirée, tu es dans l'urgence entre vos rencontres mais, dès que tu le vois, tu redeviens tranquille, le souffle à peine écourté en posant comme d'habitude des questions sur ses chansons auxquelles comme d'habitude il répond. À la fin du repas, le dossier pour les producteurs est finalisé, ne reste que la mise en forme. Guillaume te parle maintenant d'un monde d'ondes, de matérialité – les cordes des guitares, la forme de leur caisse de résonance – et de beauté –, les hauts mots toujours, la beauté sauvera le monde. Il a de la finesse dans les gestes et de la brume dans le regard. À la fin du repas, il allume une cigarette et ouvre les fenêtres, l'odeur tiède, sucrée et aigre du tilleul planté au milieu de la cour afflue par vaguelettes.

Il vit là depuis trois ans, aime bien l'idée d'une nature instable sous ses pieds. Le quartier est construit au-dessus d'anciennes carrières, un vrai gruyère. Tu pensais que c'était géré, ce genre de choses ? Non, pas vraiment. La plupart

des carrières ont été détruites et remblayées mais, à très grande profondeur il y a des poches naturelles de gypse qui peuvent s'effondrer en cas d'infiltration. Ça a été le cas dans un immeuble voisin, le sous-sol s'est creusé et un véritable geyser a inondé l'entrée. Mais il a surtout loué à cause du pigeonnier. Il désigne une tourelle en brique au loin. Un tas d'oiseaux y nichent. Certains matins, on assiste à de véritables concerts, *Tous ces chants, c'est la grâce à l'état pur.*

Il a un peu baissé la voix sur les derniers mots. Tu te souviens de cette légende qu'il a racontée au dernier cours. Aux premiers temps de l'humanité, tout était chanté, les hommes ressentaient davantage qu'ils ne pensaient. La parole n'est peut-être au fond qu'une forme dénaturée du chant.

C'est quelques minutes plus tard, quand vous rappez la vaisselle à la cuisine, que ça se passe. Guillaume a parlé plus que d'habitude, avec des phrases courtes, un rythme haché, une respiration intime que tu n'avais jusqu'alors entendue que dans ses mails. Peut-être est-ce cela, peut-être l'heure tardive, la fatigue, ou encore le souvenir de cette légende sur le chant qui t'a émue, tu reposes les tasses de terre granuleuse sur le plan de travail, Guillaume te suit, des verres à la main, qu'il place tout près de ton bras. Il est proche de toi à te toucher mais il ne te touche pas. Ce que vous ne faites jamais : vous effleurer, vous saisir en dehors des moments de bonjour et d'au revoir où il pose sa main sur ton épaule. Il est près de toi, calme, avec ses gestes précis, et tu entends alors ta voix qui te parle du dedans et te fait sursauter, ta voix qui te dit, *j'aime son odeur*. Depuis quand n'as-tu pas entendu ta voix intérieure ?

BBD à l'adolescence se pique à un rouet de lin, l'écharde lui entre dans le doigt et elle tombe direct évanouie. C'est aussi à cette période que tu tombes en sommeil. Ta piqûre n'est pas provoquée par une machine mais par la puberté, *the curse*, la malédiction, disent les Anglais.

Au début, pourtant, tu vis ce moment comme un non-événement, sans conscience que se joue là ton entrée dans le monde des femmes. Puis il y a la souffrance. Le ventre fait mal, la tête aussi, et le sang se répand. Ton corps formé, transformé, déformé – maigre, de petits seins déjà tombants, des hanches étroites, des jambes épaisses et trop courtes par rapport à ton buste – ton corps ne t'appartient plus. Tu l'habilles de vêtements longs, larges, de couleurs neutres, tu vises à le rendre le moins voyant possible. Les instants deviennent lourds, s'effondrent les uns sur les autres, tu découvres le chaos que tu couves comme un œuf noir et la nostalgie de l'enfance que tu es en train de perdre. C'est à ce moment-là que tu tombes en sommeil.

L'énergie qui avait été la tienne, la fluidité des jours et l'excitation des soirs pour s'élancer vers les matins, tout cela cesse.

Ta voix se bloque ou au contraire, part en roue libre, dans des phrases constituées de liens logiques, d'abstraction, des segments préfabriqués qui s'assemblent entre eux comme dans un exercice que tu ferais en pensant à autre chose.

Ton champ sensible se restreint. Pile au moment où il devrait s'élargir. Moins de sensations, moins fortes, en périodes extrêmes tu peux ne pas sentir une caresse sur le bras, te brûler sans t'en rendre compte, la peau de ton visage

te semble le jour durant un masque tendu qui ne connaît le relâchement que lorsque tu t'apprêtes à plonger dans la nuit.

Et maintenant, c'est comme si ces fonctions sensibles se remettaient en marche, qu'une à une, elles se ranimaient. Tu vis un nouvel éveil, parallèle à celui de ton enfant.

V

Carnet d'éveil de Pierre, le 18 mars 2009

*Pierre a huit mois. Il observe
avec beaucoup d'attention son environnement.*

Installée dans l'A320 qui s'apprête à vous emmener en Espagne pour quarante-huit heures de séminaire, tu observes Clara debout, tous ses indicateurs au rouge, parlant fort, exprimant beaucoup plus qu'elle ne pense, devenue caricature d'elle-même. Roch à tes côtés semble quant à lui multiplier les rituels névrotiques – il plie sa veste en trois dans le rangement au-dessus de vous, s'y reprend à deux fois pour placer son stylo bien à la verticale dans sa poche de chemise. Tu as l'impression de mesurer le point critique atteint par la nervosité ambiante. C'est ce que tu lui communique. Oui, la crise tend les gens, les rapports, te dit-il, en ce qui le concerne, il arrive chaque jour au boulot avec son gilet pare-balles, c'est la seule manière de survivre même si le mieux serait de conserver une grande équanimité, d'être à *l'égal d'un caillou au milieu d'un jardin zen*.

Quelques heures plus tard, c'est la fin d'un repas marin – coquillages figurants sous les sunlights, bancs de poissons blancs, pommes à l'eau – dans le restaurant de l'hôtel où vous séjournez, une série de cubes métalliques aux portes du désert des Bardenas, avec des baies vitrées ouvrant sur un paysage de Far West scandé de gigantesques éoliennes. L'alcool a beaucoup coulé qui semble avoir dilué chez tes collègues la tension antérieure et tu retrouves l'ambiance d'avant ta placardisation, souple, légère, papillonnante.

Vous êtes tous assis à une table immense formant un U. Tu observes Clara à ta droite qui rit fort aux plaisanteries de son voisin, Alex, ton acolyte d'open space chargé du cahier *Menwear*, tu tends l'oreille et le regard vers lui pour

saisir ce qu'il raconte. Soudain, son visage t'apparaît étrangement détourné. C'est comme si tu ne le reconnaissais pas tout à fait, comme s'il existait un décalage entre les perceptions de ton corps et celles de ton âme, tu as l'impression que la lumière baisse, tu dois forcer sur tes yeux qui clignent, puis, c'est une suite d'états de conscience en forme de poupées russes qui te font glisser hors de ton corps et t'emmènent dans un lieu reculé, un lieu d'avant ta naissance ou d'après ta mort. Tu t'installes dans cet espace familier, éprouvant un certain plaisir à cette vue de loin de tes collègues dont les visages aux contours soulignés te semblent flotter au-dessus de leur buste. Au bout de quelques minutes, tu es revenue dans ton corps, sans que personne se soit aperçu de rien, pas même Clara, et évidemment pas ton autre voisine, sa boss, Hélène, perturbée par la perte de son téléphone portable et qui se rend sans arrêt à la réception vérifier qu'ils ne l'ont pas retrouvé. Elle vient à nouveau de se lever. Tu jettes un coup d'œil sur sa place vide où elle a incongrûment posé son sac à main.

On peut dire beaucoup de choses d'une femme d'après son sac, tu as travaillé la question dans un dossier *Lifestyle*. Celui d'Hélène est en cuir bordeaux, rigide, pas très grand, il forme un rectangle arrondi en son sommet et il est fermé par un solide zip. C'est probablement le sac de quelqu'un qui ne veut pas paraître futile – aucun élément distinctif n'y apparaît – et qui valorise l'efficacité – de par sa taille, l'objet ne peut contenir que le strict nécessaire –, mais quelqu'un qui tient aussi à ce qu'on sache qu'il appartient à une catégorie sociale favorisée – le sac affiche un coloris classique mais une patine contemporaine – glacée, irrégulière – et il est de marque, vaut sans doute plus de deux cents euros. Quant au sac de Clara qui se trouve à tes pieds, il est grand, en cuir et de forme souple, de couleur camel mat avec des poches de toutes tailles partout. C'est un cabas de fille cool tendance nature – on peut le constater à la teinte proche de celle de la peau originelle –, un sac généreux de quelqu'un qui a plus d'un tour à l'intérieur, une besace sans fermeture Éclair de

filles ouvertes. En ce qui concerne le sac de Silvia que tu as regardé tout à l'heure alors que vous preniez possession de vos chambres, c'est une variation de l'iconique matelassé Chanel, plus grand et moins rigide que l'original, en cuir vieilli légèrement irisé, avec un fermoir géométrique de corne sculptée, et une chaîne de métal cuivré. Une adaptation branchée, second degré qu'on ne peut en aucun cas prendre pour une copie. Un sac plein d'effets, mais suffisamment discrets pour qu'on ne les considère pas comme tels.

Hélène revient au moment où Jean, le secrétaire général, prend la parole pour animer la conversation du côté est de la table. C'est un type qui bénéficie d'une bonne cote de popularité dans la boîte. Il a l'habitude de parler beaucoup, d'avancer avec aplomb des choses exagérées voire carrément fausses sans qu'on le reprenne, ou de raconter comme en ce moment des blagues. Au fond, tu te dis, beaucoup de gens s'ennuient et attendent des autres qu'ils fassent le spectacle. C'est peut-être pour ça que tu es sanctionnée, ne pas suffisamment chercher à divertir les autres.

Hélène, blonde et pâle, se tourne vers toi. *Tu le trouves drôle ?* Puis, sans attendre ta réponse, *On est vraiment entourées de grandes gueules, non ?* Ensuite, elle te fait une série de sourires qui s'ouvrent et se ferment comme des portes automatiques. C'est une femme assez froide, qui dégage un air de rigueur – son sac, sa coupe au carré, son brushing impeccable, probablement laqué, ses tailleurs aux tissus rigides –, le genre de personne face à qui tu as toujours l'impression d'avoir oublié de faire tes devoirs ou que tes vêtements ne sont pas suffisamment repassés, le genre, si elle venait chez toi, à examiner les coins pour vérifier que tu as fait à fond la poussière, tu ne sais trop quoi lui dire, alors tu lui parles de son téléphone perdu.

Elle ne comprend absolument pas ce qui s'est passé. Elle l'avait en arrivant à l'hôtel, elle est allée directement dans sa chambre, a sorti ses vêtements qu'elle a rangés dans l'armoire. Comme il n'y avait pas suffisamment de cintres, elle a téléphoné à la réception pour en demander, à la suite de quoi elle a voulu

appeler sa fille, et là, impossible de remettre la main sur son portable, alors qu'il reste toujours avec elle d'habitude. Ça c'était à 19 heures, depuis elle a remué ses affaires dans tous les sens, fait le trajet de l'accueil à sa chambre à peu près cinquante fois et toujours rien. *Comme s'il s'était envolé.*

Son visage s'abaisse brusquement. Tu remarques ses sillons nasogéniens très prononcés, qui lui font une bouche entre parenthèses et lui donnent un air d'amertume. Elle doit être peu habituée à ce que les choses lui échappent, tu as remarqué plusieurs fois qu'elle cherchait à reprendre la main même quand ce n'était pas à elle de l'avoir. Tu reviens à ses cheveux, oui, ils sont vraiment laqués, ils bougent tous dans un même mouvement quand elle secoue la tête.

C'est un sol de pierres locales coupées en rondelles et prises dans du béton. C'est le bar de l'hôtel, plafond résillé, lumières irrégulières destinées à éclairer les végétaux du coin, semblables à des branchages morts pour mieux tromper l'ennemi, le désert qui mange tout, plantes rases, pleines de sécheresse, de piquants, des *armoises*, des *éphédras*, des *stipas*, peux-tu lire sur les petits papiers placés devant elles. C'est la fin de la soirée et en face de toi, c'est Hugues, affalé sur un large sofa.

On prend un verre. Ça fait longtemps qu'on n'a pas parlé tous les deux, avec tout ce qui s'est passé. C'est comme ça qu'il t'a présenté les choses, comme si elles s'étaient produites en dehors de sa volonté. Il avait l'air sincère, l'était sans doute sur le moment jusqu'à ce qu'une autre pulsion prenne le dessus que celle qui le poussait à te regarder fixement, les yeux voilés. Tu as dit oui en te demandant quand allaient venir les coups de bec, les griffures.

Hugues qui te parle maintenant comme si rien n'avait eu lieu. Dans les boîtes, c'est comme en politique, l'historique doit être balayé, on ne se fâche pas, répète souvent Clara, *on ne sait jamais*. Hugues, un peu saoul, qui te parle comme à lui-même, qui se parle sans doute d'autant plus facilement qu'il a une oreille en face de lui. Tu acceptes d'être cette oreille dans laquelle il veut te cantonner, ce n'est pas si mal d'être une oreille, il y a des choses à entendre, tu pivotes en toi-même en te disant ça, retrouves cette attitude de réceptrice active que tu as développée ces dernières semaines avec Pierre et Guillaume, oui, essayer de comprendre qui est cet homme en face de toi.

Hugues raconte, il a décidé d'accepter toutes les propositions de Christophe. Il ne sait pas ce qu'il peut en attendre, si même il peut en espérer quelque chose mais, voilà. Du coup, il va sans doute bientôt devenir DG de la boîte. Il ne sait pas si ça lui fait plaisir *mais tu sais bien comment ça se passe chez nous, Bérénice, si tu ne montes pas, tu descends, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?*

Hugues qui ne sait absolument pas où il va et qui te l'avoue, qui semble, comme quand vous étiez proches, attendre quelque chose de toi.

Puis il se met à redessiner l'arborescence de sa vie, s'il était devenu journaliste comme il en avait l'intention en entrant à Sciences Po, s'il avait choisi de faire quelque chose de sa capacité d'observation du monde, et non un système de moquerie qui se mord la queue, s'il avait tenté l'ENA ou Langues O' comme il y avait sérieusement songé, il aurait vu du pays autrement qu'en touriste, aurait pu essayer d'influencer la marche des choses, n'y aurait probablement pas réussi. *Alors au fond qu'est-ce que ça aurait changé ?*

Une nouvelle fois Hugues a l'air de t'interroger et une nouvelle fois tu le comprends. C'est ton problème, ne crois-tu pas, tu comprends trop ce type. Et, même si tu ne dis rien, ne veut surtout rien dire, un peu de ce qui t'attache à lui remonte – de la tendresse issue de l'échange infra que vous avez souvent eu, une nouvelle fois le sentiment qu'il t'est familier comme si vous aviez grandi ensemble –, tandis que tu parviens, quand même, à poser des mots sur ce qu'il est : quelqu'un qui a peu de conception de ce qu'est une équipe, pas beaucoup plus de goût pour faire travailler les gens ensemble, les amener à évoluer, mais qui est devenu manager parce que c'est un moyen de *monter*. Un gars qui n'a pas particulièrement de compétence ni d'appétence pour son travail mais que ses diplômes et son orgueil ont placé là. Un type perdu dans cette boîte, à un autre niveau, avec un autre salaire que toi, mais tout autant. Ton n+1, haine+1...

Il continue à parler, à te dire sa difficulté à avoir une vision personnelle des choses. Ça lui fait mal, ce *plafond de verre intérieur* auquel il se heurte. Il

semble être à cœur ouvert et, la fatigue et l'alcool aidant, c'est comme si l'ardoise de ces derniers mois s'effaçait pour toi aussi, comme s'il y avait une réinitialisation de votre relation et tu sens que tu t'échauffes. Le fatalisme que Hugues manifeste soulève en toi un cyclone de protestations véhémentes dans lequel tu es tentée de t'absorber. Pour ne pas le faire, tu repenses à un de tes rêves récents. Hugues effectuait sur internet un trafic d'un genre curieux, il vendait des photos d'un gros oiseau au plumage noir lustré et aux yeux crevés posant seul ou près d'enfants. Sur la dernière image qu'il te montrait, le volatile, perché sur une sellette murale accrochée au-dessus de la tête d'un petit garçon, avait pris les yeux de celui-ci pour les mettre à la place des siens.

Tu n'entreras plus dans ce jeu de rapprochement qui te fragilise. Tu es tout de même surprise d'être blessée quand, après avoir regardé l'heure, il se met à téléphoner devant toi à sa femme.

Tu es blessée, mais tu ne pars pas comme tu l'aurais fait ordinairement. Tu écoutes le monologue de Hugues, oui, une nouvelle fois profiter de ton fauteuil de spectatrice pour comprendre, seule solution qu'il te reste dans cette défaite qu'est ta vie dans ta boîte.

*Si au contraire. Discutons-en
J'ai été mieux que la dernière fois, non ?
Je sais j'ai été insupportable
Je m'en suis voulu
J'ai une chance inouïe de t'avoir rencontrée
Si j'ai été agressif avec toi c'est parce que je t'aime
Si je suis cynique, c'est parce que je suis blessé.*

Hugues est tout entier dans ces derniers mots, un mélange de lâcheté, de repentir et de sincérité. Hugues, un enfant et un rapace.

Il finit par raccrocher puis se tourne vers toi en soupirant ostensiblement. Il ne sait pas quoi faire. Prendre une maîtresse, mettre en route un quatrième enfant, tout plaquer pour peindre, aller faire un tour du monde, travailler encore davantage, il ne sait pas du tout... Il te regarde sans te voir, l'air

passionné par le mur en bois or vieilli derrière toi puis lève un bras vers le plafond pour appeler le serveur. C'est fascinant cette capacité qu'il a de te parler comme si tu n'étais pas là, et toi qui t'es jusqu'à présent laissé faire, qui continues à te laisser faire même si tu as l'impression de savoir pourquoi.

Tu imagines une mère trop aimante et un père mélancolique. Hugues est le genre de personne dont il ne faut pas trop s'approcher. Les gens qui ne savent pas ce qu'ils pensent, veulent, finissent par être dangereux.

C'est le genre de personne dont il ne faut pas dépendre, un enfant attachant, opiniâtre, mis chiffon par les critiques qu'il peut subir, rouge colère alors à casser tous ses soldats, ses collaborateurs. Un enfant avec le pouvoir d'un adulte.

Tu ne réponds rien. Tout ce que tu pourras dire sera susceptible d'être retenu contre toi. Tu continues à écouter sa litanie. Il s'emmerde au travail, certains jours, il a l'impression de ne voir que la sécheresse des tâches qui lui sont proposées et la médiocrité de ses collègues. Son problème, et il n'a pas peur de l'avouer, c'est qu'il a besoin qu'on l'aime et que, pour ça, il est prêt à beaucoup.

Il finit par baisser son bras et se lève pour aller se chercher lui-même un nouveau verre. Tout en notant son pas lourd, sa silhouette qui a tendance à s'épaissir, tu repenses à un autre de tes rêves, celui en noir et blanc où tu te trouvais avec Matthieu sur le toit terrasse de la villa écrasée de soleil et où tu étouffais parce qu'il ne te regardait pas – toi le regard d'un seul te suffit, Hugues, ce sont les yeux multiples du groupe dont il a besoin, il vit en permanence comme s'il se trouvait dans une cour royale où la quantité de regards portés sur lui déterminerait sa valeur, mais au fond, êtes-vous si différents ?

Il revient, fixe sa montre puis le sommet de ton crâne.

— Merde, tu m'as fait parler, il est tard, je vais être claqué demain pour mon intervention.

— Je ne vois pas en quoi c'est moi qui suis responsable, mais tu as raison, le mieux est d'aller nous coucher.

Tu te lèves sans le regarder et pars. Ta voix a été envoyée plus vite et de plus loin que d'habitude, comme une balle vers une cible, et ce que tu en as entendu t'a plu dans son énergie.

Tu rejoins ta chambre en longeant sans te presser la série de cubes qui constitue l'hôtel, observant à l'extérieur le potager géométrique, les éoliennes, leurs grands bras phosphorescents, brassant, gymnastiquant, hélant. Derrière la baie vitrée du dernier couloir, tu aperçois la boss de Clara, Hélène. Elle arpente lentement les contours du haricot rétroéclairé que forme la piscine, courbée en avant, comme si elle cherchait par terre, dans les graviers crissant, son téléphone portable.

Train dans la forêt nue d'hiver, hérissée
Arbre en brosse sur ma peau morte
Des branches cassées qui boitent
Des herbes folles qui courent

Allongée sur le lit de ta chambre d'hôtel, un casque sur les oreilles, tu écoutes Guillaume, ses paroles qui commencent sans musique puis se transforment en chant comme la fleur va à son fruit. Tendre vers ça toi aussi, aller vers ce qui enchante. Tu écoutes sa voix qui s'éraille sur les aigus, ses fréquentes ruptures tonales et cette manière de presque chuchoter quand les choses sont importantes – à l'inverse de la tentation courante qui consiste à appuyer les mots significatifs. Cette délicatesse, surtout ne pas en rajouter, te touche et tu essaies à toute force d'entendre ce que dit son chant, finis par percevoir son ostinato de fond, de foi.

Tu te ressources comme ça après la grand-messe du matin, trois heures de discours des cadres supérieurs de la boîte, trois heures qui auraient dû être quatre, le meeting ayant été écourté par l'absence d'Hélène qui devait faire une intervention et qui s'est révélée injoignable, que ce soit sur son portable – mais son portable, on s'est souvenu qu'elle l'avait perdu – ou à sa chambre. Trois heures de discours durant lesquelles tu as essayé de conserver la même position d'écoute active que vis-à-vis de Hugues, de percevoir ce qui se disait dans cette oralité que tu paies cher de ne pas avoir investie. Et tu as entendu une mosaïque de voix, tour à tour technocratique, virtuose, enflée, laborieuse, joueuse,

économe tendance *Less is more*, stressée, efficace, pourfendeuse, économe tendance scientifique, impliquée, tout ça successivement ou conjointement, formant paysage contrasté et individus juxtaposés plus ou moins à leur place dans le tableau. Tu n'as pas éprouvé le désir de les rejoindre, plutôt eu celui de reculer encore ton siège de spectatrice.

Clara frappe à ta porte. Hélène est toujours introuvable, elle a à nouveau appelé son portable puis sa meilleure amie, qui a elle-même téléphoné à l'ex d'Hélène et père de sa fille, lui a sondé discrètement la petite, personne n'a de nouvelles. La formation de l'après-midi est reportée au lendemain. À la place, on vous propose d'aller vous balader dans le désert – il y a devant la réception des Segway, *tu sais ces trucs à moteur pour rouler debout, mais je préfère marcher, pas toi ?*

Pourquoi pas ? Vous partez à l'est de l'hôtel vers une colline de terre rouge ravinée. Clara avance vite et tu suis son rythme, le visage pressé par un vent puissant dont aucun abri ne permet de vous cacher.

Toutes ses affaires sont restées dans sa chambre. Je la sens mal cette histoire. Clara a parlé avec un loup dans la gorge, elle vit dans le sentiment perpétuel d'événements déclencheurs qui pourraient tout faire exploser. En ce qui te concerne, aujourd'hui comme les autres jours de ta vie d'adulte, tu as du mal à croire qu'il puisse se passer quelque chose.

Vous marchez en silence pour arriver devant un ensemble de ravins et de cheminées de terre brique, au sol des éclats de gypse en lamelles collées scintillent et diffractent la lumière du plein soleil qui a commencé à vous cuire la peau, le vent lui est toujours frais, un air de grand air t'étreint.

J'ai un mauvais pressentiment, répète Clara, Hélène n'allait pas bien ces derniers temps. Il y a un ou deux mois, peut-être trois, je ne sais plus, elle a fait une alerte de burn-out, un truc assez impressionnant, on était en réunion DRH et, tout à coup, elle s'est bloquée en plein milieu d'une phrase et elle n'a plus bougé. Il a fallu appeler les pompiers pour la ramener chez elle.

Elle s'arrête, se penche lentement pour examiner le fond d'une crevasse comme si elle allait y trouver sa boss statufiée. Tu ne peux pas t'empêcher de plaisanter :

— Tu as peur de quoi au juste ? Moi je me demande si ce qui se passe n'est pas lié à la perte de son portable, elle était vraiment bouleversée. Je la connais mal, mais hier soir j'avais du mal à la reconnaître.

Clara continue son enquête intérieure comme si elle ne t'avait pas entendue. – Je crois qu'elle était à bout. C'était le genre de fille toujours à fond, elle aimait ça, être à fond... Tu vois ce que je veux dire, la pédale sur l'accélérateur mais aussi plein de choses en même temps, un zapping qui te donne d'abord l'impression d'être fort mais, avec le temps, les choses s'accumulent et tu ne gères plus.

Vous repartez, le vent dans le dos, le long des monolithes de marne, à certains endroits on s'enfonce un peu, ce n'est pas désagréable, de temps en temps, vous croisez des collègues le dos droit sur leur treuil électrique ressemblant à ceux sur lesquels certains vendeurs d'hypermarché sont perchés, vous en apercevez d'autres en groupe au loin, qui tournent comme dans un ballet. Clara marche toujours aussi vite en te racontant Hélène, son burn-out, sa surconsommation d'elle-même, sa consommation intérieure.

C'est une fille hyper impliquée, hyper bosseuse aussi, mais depuis plusieurs mois, elle n'avait plus les moyens de bien travailler, avec la crise, la nouvelle direction, on nous a demandé de faire le sale boulot, ne pas donner d'augmentation de salaires, ne pas renouveler les CDD, commencer à organiser des licenciements, et tout ça alors que les résultats ne sont pas si mauvais – stables même par rapport aux années précédentes – et que les dirigeants s'octroient de super bonus.

Tu es étonnée par ce que Clara lâche, cette volonté de Christophe d'*encourager* certaines personnes à *partir* – voilà que toi aussi tu te mets à utiliser des euphémismes –, tu te demandes si ça va être l'étape suivante pour toi

et comment ils vont s'y prendre pour te pousser dehors. Tu imagines déjà le discours de Hugues. *C'est mieux pour toi, non ? Reconnais-le. Mais parlons-en.* Pourquoi Clara ne t'en a-t-elle pas informée avant ? Tu verras ça plus tard avec elle, pour l'instant, tu la laisses parler, elle en a visiblement besoin.

— Hélène a fait ce qu'elle pouvait en se maintenant en tension, elle n'a pas compté son temps pour remplir au mieux les objectifs, en particulier la compression des coûts salariaux. Elle fait partie tu vois de ces gens qui valorisent à l'extrême l'effort, la volonté, qui considèrent que la souffrance est une composante nécessaire du travail et que la réussite ne peut être obtenue qu'au bout d'un minimum de douleur.

À midi elle ne sortait quasi jamais de l'entreprise, mangeait des cochonneries pour tenir. Ces derniers temps, elle se shootait aux anxiolytiques, ça ne m'a pas plus alertée que ça, tellement de gens en prennent, si tu savais le nombre, c'est énorme, tu sais à la DRH, on est un peu le confessionnal, les gens nous racontent un tas de trucs – alors figure-toi il y en a, ils sont à deux barrettes de Lexomil par jour et ils sont tellement stressés de base que ça se voit même pas, tu as juste l'impression qu'ils sont normaux.

Ces derniers temps, Hélène me confiait qu'elle était essoufflée, qu'elle avait le sentiment de ne pas être à la hauteur, c'est vrai ce que tu dis, Bérénice, elle ne se ressemblait plus, mais cela ne date pas de la perte de son portable, elle était devenue cynique, quand elle a préparé le licenciement de la comptable de la boîte, elle a dit, c'est la première fois que je fais comme ça, c'est intéressant, j'apprends des choses. Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille, j'aurais dû comprendre qu'elle était en train de se casser.

Le ciel est d'un bleu profond, les éoliennes font tournoyer leurs longs bras, l'air entre loin dans les poumons, le vent d'hiver souffle en avril et le chœur de tes collègues, sur la terrasse du petit déjeuner, chante un air de tragédie. Ils *craignent le pire*, qu'Hélène *ait fait une bêtise*, qu'elle *ait attenté à ses jours*, qu'elle *se soit supprimée* ou qu'elle l'ait été par un *forcené*. Une chargée de com qui déjeunait régulièrement avec elle revient sur la perte de son portable et vous apprend qu'Hélène avait hérité du numéro d'une people, une mannequin devenue actrice puis femme politique – et qu'elle se trouvait parfois harcelée par des fans, un surtout restait persuadé qu'Hélène était la célébrité de ses fantasmes et il multipliait les messages ardents et les émoticons... La fille suspend son histoire en plein milieu, le regard en oblique, l'expression soucieuse, sans doute pour suggérer qu'il y aurait là un début de piste, ce qui ne paraît évident à personne. Tu te tournes vers Roch qui nettoie avec concentration les miettes sur le bout de nappe devant lui.

— Tu la connais bien, Hélène ?

— Un peu. Je l'aime bien en tout cas.

— Ah ?

Tu es intéressée, c'est rare qu'il exprime ce genre de sentiment.

— Oui, c'est quelqu'un qui me touche beaucoup...

Sa voix a prononcé avec lenteur les derniers mots.

— Oui, quelqu'un d'excessivement cadré, les gens très cadrés, quand ils sortent du cadre, ça peut être violent, on ne sait jamais de quoi ils sont capables.

Tu te demandes de qui il parle, d'Hélène ou de lui-même. Il a peut-être eu une histoire avec elle. Ce serait bien le genre à être séduit par une femme plus âgée. Tu repenses à Hélène dans sa manière de vouloir garder la main systématiquement. Tu te souviens maintenant de la scène qui te l'avait fait voir comme ça. C'était juste avant que tu sois enceinte, elle était venue te demander un conseil pour la déco de son appartement et elle avait fini par te faire un cours sur les meilleures alliances chromatiques, s'adressant à toi comme si tu n'y connaissais rien alors que tu étais en charge depuis un certain temps déjà des Cahiers *Couleurs* dans la boîte.

Votre P-DG prend la parole à ce moment-là. Sa voix est calme, son air détaché – mais c'est peut-être juste son sourcil gauche éternellement relevé qui donne cette impression – et son message bref – la gendarmerie a été avertie de la disparition d'Hélène, c'est maintenant ses agents qui vont s'occuper de ça, quant à vous, il espère que vous allez parvenir à vous concentrer sur les ateliers qui commenceront dans quelques minutes, lui va tout faire pour, en tout cas. *The show must go on !* Il ne le dit pas, mais c'est l'esprit, en témoigne sa manière de relever l'intonation dans ses derniers mots. Puis il s'enfuit d'un pas de loup.

La salle où va se dérouler le séminaire est de forme allongée, avec un haut plafond qui réverbère vos voix, de grosses pierres spongieuses et des fenêtres étroites en verre opaque, peut-être de l'albâtre. L'homme qui vous y accueille a tous les attributs du gourou contemporain. La chemise col Mao en lin naturel sur le pantalon un ton au-dessous, les yeux et les cheveux gris, le teint bronzé. L'allure mince, il se tient droit, les deux mains jointes devant lui, un sourire ostensiblement bienveillant aux lèvres. Il conserve la même attitude en attendant que vous preniez place puis module un *Soyez les bienvenus* comme s'il cherchait à vous masser par ses mots. Ça commence bien.

Votre groupe, constitué d'une cinquantaine de personnes, est réparti en six sous-ensembles. Tu te retrouves avec Clara et deux chargés de com. La séance démarre par un test de *personnalité au travail*. Le coach vous apprend que,

selon la méthode avec laquelle il travaille, *une méthode massivement utilisée à l'international*, il existe six types de personnalités : celles qui sont en quête de sens, de relations humaines, de création, de succès ou d'action – ce n'est pas très clair –, d'organisation et enfin de tranquillité. Il n'y a pas un type meilleur qu'un autre, dit le formateur, tous ont leur face lumineuse, il lève les yeux au ciel dans une parfaite synchronie, tous ont leur face sombre, et là ses mains regardent vers le sol. Il continue, c'est une indication aussi neutre que la couleur des yeux ou des cheveux. Pour vous-même, elle est importante, elle vous permet de vous connaître mais, quoi que ces différents types de personnalité vous suggèrent, il faut se garder de tout jugement de valeur. Il n'y a pas un type meilleur qu'un autre, répète-t-il. Tu trouves son insistance suspecte, tu as beaucoup de mal à croire que l'organisation, la tranquillité ou même l'action puissent être des ambitions aussi nourrissantes que le sens, les relations humaines et la création.

Il vous distribue trois feuilles de QCM avec des questions dont beaucoup commencent par « En général, je... », « On pourrait dire de moi que... », « ma devise pourrait être... », « Quand j'étais enfant, je... ». Sans trop de surprise, ton profil est celui de quelqu'un qui recherche du sens dans son travail (à 53 %), tout en appréciant une forme de tranquillité, ou, plus exactement, te dit le formateur après avoir jeté un coup d'œil à ta fiche, de rêverie (à près de 38 %). Clara, elle, est mue par le goût des relations humaines, c'est une empathique (60 %) à forte coloration créative et ludique (30 %). Quant aux deux autres ils se révèlent être en quête de succès et d'organisation, sans pour autant *bien entendu* négliger les relations humaines.

L'après-midi continue avec un feuilleté d'exercices de développement personnel accompagné des expressions favorites du coach prononcées de sa voix de masseur avec laquelle tu le soupçonnes de s'auto-hypnotiser (« Peux-tu élaborer un peu plus sur ce que tu peux entreprendre ? », « je t'entends », « on est ici typiquement sur les bonnes pratiques »), sans compter les fois où il se contente de reprendre le dernier mot de votre phrase pour en faire une

question. Tout ça finit assez logiquement par une méditation durant laquelle vous devez imaginer des mains d'or planer au-dessus de votre tête.

RAS donc si ce n'est un regain de stress collectif que tu observes quand l'homme vous demande de restituer votre *aventure de la journée* et les questionnements qu'elle a fait émerger. Je ne suis pas sûre d'y arriver, s'énervent un des chargés de com, les larmes aux yeux. Soyez à l'écoute de vous-même, répond le masseur, partagez si vous le souhaitez votre expérience, sinon gardez-la pour vous. L'exercice te semble délicat, si vous n'exprimez rien, vous ne jouez pas le jeu, si vous en dites trop, vous donnez du grain à moudre à vos éventuels adversaires, à peu près tout le monde dans une boîte en temps de crise.

Clara et toi êtes maintenant à l'aéroport, très en avance, dans un lounge néo 70, tons de marron, orange et violet, formes arrondies, tissus souples et fortement tramés dans une atmosphère ouatée où les sons paraissent se dissoudre dans l'air, où les voix se perdent dans les mousses des sièges, une atmosphère d'apesanteur – et c'est d'ailleurs sans doute l'objectif de l'endroit, vous installer dans un couloir préfigurant l'aérien que vous allez bientôt prendre. Seule, de temps en temps, une voix venue d'en haut, aux inflexions tour à tour moelleuses et métalliques, une voix dont on ne sait si elle est naturelle ou artificielle, annonce en différentes langues les arrivées, les départs, les enfants et les vieux perdus. Et, tandis que Clara monologue avec son smartphone, tu réentends la voix du coach, cette voix qu'il a sans doute dû travailler avec un autre coach pour qu'elle paraisse apaisante et qui t'a plutôt semblé écoeurante comme s'il avait voulu te donner un bain interminable, au début la sensation est agréable, ensuite elle devient amollissante et finalement elle se révèle insupportable. Tu penses à Guillaume qui a toujours eu l'intelligence de ne pas vous traiter depuis cette position supérieure de prof, et tu reprends le chant intérieur qu'il t'inspire.

Clara lève vers toi un visage blanc. Elle vient d'avoir un long message de la meilleure amie de sa boss. Hélène a pris la décision de *s'éclipser quelque temps*, ce sont ses mots, combien au juste, on ne sait pas, elle part à l'étranger, elle a averti ses proches qui mettront la boîte au courant. Elle ne veut pas qu'on la cherche et d'ailleurs personne ne peut le faire. *Oui, figure-toi, en France, s'évanouir dans la nature est un droit.*

Clara est sidérée. Qu'Hélène renonce à la vie publique, à Paris, cette arène stimulante même si violente. Et plus encore, que disparaître puisse être une liberté. À la suite de ça, vous restez silencieuses, Clara toujours sonnée, toi qui l' observes, elle n'a sans doute pas beaucoup dormi la nuit dernière, sa peau fine rougit et se desquame par endroits, son regard oscille de tous côtés, elle semble exténuée. C'est ce que tu lui dis.

— Je me sens vidée moi aussi, j'ai l'impression depuis quelque temps de me dépouiller de mes valeurs.

— Mais tu disais que tout ça n'était qu'un jeu ?

— Je ne sais pas.

On s'épuise par manque de foi, penses-tu, et tu le lui dis, en songeant à Pierre, à son sourire quand tu réponds la nuit à ses appels, sourire qui fend son visage, et, tu veux le croire, toutes les sécheresses et les violences. Peut-être oui, je ne sais pas, sans doute, te répond Clara.

Les jours suivants, pour essayer de comprendre son *incroyable exil*, Clara t'a raconté sa boss, au travail, dans sa vie familiale, amoureuse. Parallèlement, elle faisait des recherches sur les personnes qui *s'évaporent*, *ça peut atteindre 6 000 par an dans un pays comme le nôtre et au Japon, figure-toi, ça va jusqu'à 100 000*. Puis, elle est passée à d'autres préoccupations tandis que c'est toi qui es devenue captivée par le geste d'Hélène.

À onze ans, Hélène aime la barre de la danse classique, les cheveux tirés en arrière, recopier ses cours au propre le soir, apprendre par cœur ses leçons. Elle est toujours en tête de classe et fait une minidépression quand, au dernier trimestre de 6^e, elle n'arrive que seconde.

À l'adolescence, son obsession d'être parfaite lui occasionne un épisode d'anorexie, elle passe plusieurs mois en hôpital psychiatrique, perfusée et solitaire. À sa sortie, elle se réengouffre dans les études. Elle a toujours les cheveux tirés en arrière mais, ayant arrêté la danse, elle noue son chignon plus bas, au niveau de la nuque.

Elle obtient un bac C mention bien, et, à l'issue de ses deux ans de classes préparatoires, une excellente école de commerce parisienne. À la sortie, elle hésite entre la finance et les ressources humaines. Choisit les RH à l'issue d'un stage chez Unilever où on la félicite pour ses *remarquables capacités organisationnelles* et où on lui propose de l'embaucher. Elle grimpe rapidement dans la hiérarchie. Elle apprécie les études, les missions. Un jour sur deux elle se lève plus tôt pour lisser au moyen d'un brushing ses cheveux qu'elle a coupés au carré. Elle aime tirer fort sur la brosse rouleau, porter des tenues bien

repassées, des boucles d'oreilles assorties à son chemisier, des chaussures raccord avec son sac.

Après diverses expériences, elle est recrutée chez *No Logo* en tant que directrice des ressources humaines. Elle semble avoir trouvé là *sa* mission. Elle rougit et s'exalte à l'évocation de son travail, a beaucoup de mal à comprendre les gens qui ne souhaitent pas parler du leur. Elle participe à la mise en place des nouvelles évaluations, elle aime les grilles, noter les compétences humaines, *quantifier l'inquantifiable* comme elle se plaît à le dire, avoir des objectifs nets.

Le temps passe, les objectifs qu'Hélène doit remplir sont toujours nets mais parfois contradictoires, de plus en plus à vrai dire au fil des années. Elle continue à vouloir y répondre, ainsi qu'à la surcharge de travail, y trouve parfois même une forme de plaisir jusqu'à ce qu'elle se casse.

Il y a bien des manières de dormir

Il est parfois très clair le jour

Dans leurs yeux ouverts

Qui ressemble à la nuit

chante Guillaume.

A priori, le parcours de quelqu'un d'obsédé par le contrôle, mais tu sens qu'il y a autre chose à comprendre au travers elle de ce qu'une bonne partie d'entre vous vivez chez *No Logo*. Cependant, les jours s'empilent et bientôt plus personne à l'agence n'a envie de parler de la disparition d'Hélène, d'autres événements sont venus recouvrir celui-là, – le départ du secrétaire général grande gueule, de nouveaux épisodes dans le roman-feuilleton de la crise financière, la dégradation de la note de la France et des banques par les agences, la découverte que ces banques avaient spéculé contre ceux à qui elles avaient accordé des prêts avec l'aval de ces mêmes agences de notation financière – mais on dirait aussi que cette disparition est un sujet tabou, et qu'à l'échelle de votre entreprise se fait jour le même réflexe de protection que certains parents

peuvent développer quand leur fille trop fragile se retrouve en hôpital psychiatrique. Car, de l'avis général, c'est bien ce qui ressort du geste d'Hélène, c'est celui de quelqu'un de faible, qui s'est éjecté du groupe avant que le groupe ne l'expulse, quelqu'un qui aurait été susceptible de le contaminer.

Plus personne n'a très envie de parler d'Hélène, pas même Clara qui, après une période de doute, semble avoir affermi sa position. Rester est la seule manière d'agir, on ne va quand même pas laisser les boîtes aux sans foi ni loi, te dit-elle, d'autant que la vôtre est *au fond assez correcte*. Seule trace apparente chez elle du départ de sa supérieure, un grincement de rire à la fin de ses phrases.

Plus personne n'a très envie de parler d'Hélène, sauf Roch avec qui tu déjeunes ce jour-là. Elle aurait dû rester dans le cadre, mais s'accorder des sas, hors du cadre on ne survit pas, hors du cadre on tombe dans le désert, te dit-il en hochant plusieurs fois la tête sur lui-même.

Vous vous trouvez dans votre resto d'entreprise mutualisé, un lieu en sous-sol ambiance forêt subtropicale, avec des pavés de verre au centre du plafond, des copeaux de bois roux par terre, et de hauts arbres piliers qui semblent préserver un semblant d'intimité sauf qu'on ne sait jamais qui se cache derrière. Roch d'ailleurs chuchote et regarde plusieurs fois autour de lui avant de te demander où tu en es.

Eh bien, depuis votre retour du séminaire, tu sembles bénéficier d'un état de grâce. Hugues t'a signifié que l'idée d'un nouveau cahier *Lifestyle* faisait son chemin chez Christophe de Challes et t'a affirmé vouloir te le confier. Il a par ailleurs lui-même d'autres responsabilités, une *mission 360 degrés* auprès de la direction. Donc, même si Hugues ne te redonne pas le *Lifestyle*, tu sens qu'un nouvel équilibre peut se faire jour pour toi. Ton boss, aspiré par la colonne d'air ascendante qui régit la carrière des hauts diplômés, partira bientôt vers une autre direction, plus grande, tu pourras essayer de t'entendre avec ton prochain supérieur.

Roch est d'accord avec toi, il s'est beaucoup documenté sur le sujet des mises à l'écart professionnelles. Dans les milieux comme le vôtre, le temps joue en faveur de ceux qui s'accrochent, le stock de salariés avec des compétences spécifiques y est en effet faible et, si on sait attendre, on monte à l'ancienneté, comme les fonctionnaires. Il suffit d'être patient et de ne pas trop faire de vagues. Ce serait ça pour toi, la direction ? Tu es perplexe. Sans savoir pourquoi, tu repenses à Hélène, son goût des énoncés clairs, des chiffres.

Tu te demandes pourquoi une telle importance des chiffres alors que le travail d'Hélène est dans l'humain. Pourquoi une telle importance des maths dans la sélection scolaire. Roch te répond, il faut savoir que la plupart des maths qu'on fait dans le secondaire sont utilitaristes, donc pas de vraies maths. Il n'empêche que ces exos, ça permet de bien trier les gens. On peut parfaitement baliser les choses avec les maths. On peut border. Lui les maths, en tout cas, ça le repose. Il développe sur la relation qu'il entretient avec les chiffres dans son job de financier, une relation qui lui permet de maîtriser son champ d'action, de se *sentir rassuré*.

Se sentir rassuré. Tu imagines Hélène dans son refuge actuel. De toutes les forêts que ton oncle Paul te racontait, c'est la polonaise de Białowieża qui te retenait le plus par son qualificatif. La seule forêt *primaire* européenne, te précisait-il, et tu te figurais fougères géantes comme sur les fossiles de schistes ardoisiers qu'il t'avait donnés, végétaux gras et phosphorescents, nature excessive. C'est là que tu vois Hélène. Elle slalome entre les hauts arbres en revenant graduellement à un champ blanc recouvert d'ail des ours odorant et étoilé. En elle un calme intense.

Quand tu arrives un peu plus tard dans le studio de Guillaume, c'est la fin d'une répétition avec ses deux musiciens, et la première chose que tu remarques, c'est la manière dont il est habillé, avec un pantalon de toile camel et une chemise noire. Il est toujours assez élégant, la classique alliance jean et chemise claire, mais là il t'apparaît cuirassé, armé même.

Des images de son concert de février te reviennent tandis qu'ils entament une reprise de *Stairway to heaven*, cette expression sur son visage, la même que maintenant, figure de coureur à la crête de l'effort, regard tendu vers l'horizon, cette manière d'être dans le public alors que sur le moment tu n'as vu que le négatif : Guillaume, seul au milieu de la scène face à tous, sur la scène comme une arène, l'angoisse que ça pouvait être, la tentation de disparaître, tu n'as pas vu tout ce qui t'apparaît maintenant, l'adrénaline, l'énergie donnée par le groupe, la liberté de chanter face à d'autres, tout ce que tu sens maintenant, enfin.

Guillaume développe un long solo de guitare amplifiée scandé par les percussions et la basse. Il a le visage en sueur, et tout ça – les instruments électriques, l'eau sur son front, le fait qu'il soit en pantalon couleur peau de bête – dégage une atmosphère virile qui rajoute au frémissement de la voix – quand vous êtes tous les deux, il ne chante pas, seuls quelques accords ponctuels pour te montrer. Viril d'une autre manière que Matthieu. Est-ce que tu trouves Matthieu viril ? Tu te rends compte que ne t'es jamais posé la question comme ça. Avec Matthieu, vous êtes encore sur le mode sur lequel vous vous trouviez quand vous vous êtes rencontrés, vous n'avez sans doute pas

encore pris vos places d'homme et de femme, c'est ça que Pierre vous demande maintenant, c'est ça qui rend votre relation si difficile.

Tu repenses une nouvelle fois à ton rêve sur le toit terrasse où tu souffrais que Matthieu ne te voie pas. Tu discernes le pacte implicite que tu as passé avec les hommes quand tu es devenue femme : ils te donnent leur regard, tu t'effaces devant eux. Il est temps que les choses changent. C'est ce que tu te dis tandis que le morceau tourne au hard rock puis s'achève sur quelques paroles qui renouent avec la lenteur mélancolique de l'intro.

Vous vous retrouvez tous quelques minutes plus tard pour un verre dans l'appartement de Guillaume. Il te présente par ton titre, *chargée de documentation dans une agence de communication*, comme si c'était surtout ce qu'il voyait en toi quand tu crois voir précisément que c'est tout ce qu'il a rejeté. Sentiment de malentendu. Puis la conversation entre vous quatre s'engage.

Tous ont un boulot à côté, *pas dépendants des subventions comme ça*, ayant choisi de sortir du statut intermittent pour ne pas se retrouver à accepter des projets juste pour faire leurs heures, asservir leur art à des contraintes financières, le moins possible en tout cas, ne pas devoir en vivre les autorise à faire la musique qu'ils aiment, l'un est instituteur, l'autre consultant free-lance en système d'information, Guillaume formateur, donc, ça leur permet d'avoir du temps, de garder un pied dans le monde aussi, parfois même ça nourrit leurs créations.

Tu as souvent cherché depuis le concert pourquoi Guillaume t'avait ce jour-là bouleversée. Tu as longtemps tourné autour du mot et tu viens de l'identifier. Il s'agit d'un terme simple. Le courage. Tu l'as trouvé courageux. Comment peux-tu nommer courage un acte qui n'est peut-être que narcissique ? te demandes-tu avant de rectifier, sous le terme de courage tu mets autre chose que le simple fait de se montrer sur scène ou, plutôt, tu as senti dès ce moment-là ce que ça avait coûté à Guillaume de monter sur scène, qu'il s'y

mettait en danger et ça t'a toujours bouleversée, les gens qui se mettent en danger.

Oui, tu le trouves courageux. Pourrais-tu avoir ce courage de lâcher ton inscription salariale, ta place dans le trafic, même si depuis que Hugues t'a enlevé le *Lifestyle*, tu as l'impression de faire un travail sur des objets sans objet, et même avec le *Lifestyle*, si tu le retrouvais comme te l'a promis Hugues, tu n'es plus sûre que ce serait là une bonne nouvelle.

Qu'est-ce que tu veux faire alors ? te demande Matthieu quand tu évoques une heure plus tard la possibilité de quitter *No Logo*. Travailler dans l'humanitaire, ouvrir des chambres d'hôtes à la campagne, développer une activité artistique ? Il a l'air de te citer les gros titres des magazines qui enquêtent sur les changements de vie et de te renvoyer à ce personnage de midinette dans la peau duquel tu as pu te sentir chez Guillaume. C'est facile pour lui, il parviendra tôt ou tard à concevoir ce qu'il désire, des murs végétalisés, des HLM à taille humaine, des salles de silence dans les entreprises... Tu te contentes de lui dire qu'il y a sans doute une autre voie pour toi que celle qui consiste à essayer de trouver des îlots de sens dans une activité qui n'en a guère.

Je comprends, te dit Matthieu tranquillement. Il se lève et vient te prendre dans ses bras, te serrer avec cette vigueur tendre qui lui appartient, et puis, on n'est pas obligés d'être d'accord sur tout, c'est mieux, même, je trouve, si on n'est pas d'accord. Tu le regardes se lever pour aller terminer un projet – sa main gauche tapotant sur sa poitrine, son corps nerveux, noueux, parfaitement proportionné malgré sa taille moyenne, sa capacité à élever le débat, surtout, à ne jamais être tout à fait où tu l'attends.

Il fait bon. Par la fenêtre ouverte, la ville se ralentit, un camion de livraison décharge les derniers cartons chez *W&W Wholesale bijoux*, un laveur de carreaux finit de veiller à la transparence de la boutique *PMD import-export JN plus*. La question de Matthieu serpente en toi. Qu'est-ce que tu veux faire ?

Fin de la seconde, tu ne sais pas ce que tu veux faire, incapable d'entrevoir un horizon dans ta vie assourdie, tu te laisses glisser vers la voie scientifique, sûre, balisée.

Première et terminale S. Tu ne t'en sors pas mal, tu aimes les énoncés, les solutions mathématiques, les plans de cours subdivisés, les QCM. Tu découvres avec eux le demi-sommeil du dauphin, l'étends à ta vie tout entière : veiller à donner le change, économiser ton implication, ne réagir qu'en cas de menace forte.

Bac en poche. Tu ne sais toujours pas ce que tu veux faire, tu sens ta peur en veilleuse se réactiver, tu vis la mâchoire serrée, le froid au fond du corps. Les mots du monde te disent la crise d'une violence *inouïe* qui nous frappe, la naïveté *confondante* dont il ne faut surtout pas faire preuve. Tu t'inscris en fac de droit, le par cœur, les lois, les décrets. Tu réussis très bien tes examens tout en consolidant ta stratégie de présence intermittente, la vie est ailleurs que dans les études, dans ton histoire naissante avec Matthieu, dans les salles humides des vieux cinémas où vous vous absorbez.

Tu obtiens une excellente licence. Tu te laisses convaincre par une amie d'études d'opter – *c'est une chance de pouvoir le faire* – pour une prestigieuse spécialisation en communication. La formation n'est pas passionnante mais elle calme ta peur. Et puis, la vie est ailleurs que dans ta vie, dans les films toujours, dans l'avenir peut-être, dans le passé souvent, dans ces espaces vagues, diffus où mentalement tu te replies.

Ta formation est cotée, tu n'as pas le temps de te demander ce que tu veux faire, on te propose une place dans l'organigramme d'une boîte, un bon salaire, tu ne peux pas t'empêcher d'être déçue par le contenu du travail, la vie *active*, ce n'est donc que ça, mais ton entourage te félicite. Tu acceptes, la vie est ailleurs.

Quelques années passent, ta responsable part chez *No Logo* et te propose de t'emmener dans ses bagages. Tu acquiers avec le cahier *Lifestyle* ton îlot de sens, le reste du temps de plus en plus tu t'évades, la vie est ailleurs, dans des espaces

vagues, diffus, des lieux lointains, comme celui vers lequel tu te retrouves happée pour des voyages en forme de poupées russes au cours desquels tu te décorpores. La vie est ailleurs, mais où ?

Pierre se réveille en hurlant comme s'il cherchait à s'échapper d'un cauchemar. Tu sors de tes pensées, va prendre dans tes bras son petit corps affolé, tu cherches à l'apaiser, tu y mets tout ton être, tu y mets le temps, son angoisse est bien installée. Il finit par se calmer, tu sens son pouls qui baisse graduellement, ses muscles qui se détendent, il te regarde avec son sourire qui lui fend le bas du visage, qui te fend le cœur.

Vous êtes maintenant devant la fenêtre et Pierre contemple le dehors dont il capte les détails, le revêtement poudré du mur d'en face, les entrelacs des ferronneries des minibalcons à côté et, juste devant vous, au sommet des oliviers, les infimes pousses d'un vert phosphorescent. L'impression qu'il te communique la pluie de sensations qu'il reçoit et dont témoignent ses petits sons de délectation. Lunettes mises devant les yeux d'une myope, les tiens sont devenus comme les siens, des crayons avec lesquels tu détoures ce qui t'entoure. Tu fixes Pierre. Il tourne la tête vers toi, plisse les paupières et te sourit comme s'il était beaucoup plus âgé, détenteur d'une très ancienne sagesse.

VI

Carnet d'éveil de Pierre, le 28 avril 2009

*Pierre a neuf mois et demi. Il exprime ses envies.
Nous avons maintenant de vrais échanges avec lui.*

Tu te promenais dans une forêt calme et familière, au milieu de résineux majestueux, de feuillus profus. Au sol, des mousses comme des tapis, des calcaires comme des os. Tu te déplaçais en prenant plaisir à sentir le travail de tes muscles, dans un balancement léger qui suivait celui des branches et le souffle de l'air était ton souffle, la chaleur des bois ta chaleur.

Au détour d'un semblant de sentier, à mi-corps, tu étais arrêtée par une chevelure méduséenne, les racines d'un arbre à l'horizontale auquel ses branches servaient d'étais, un grand chêne, tombé tout droit. Tu observais avec émerveillement ce qui t'apparaissait au fil des secondes moins comme un végétal que comme un animal à l'écorce reptilienne, éraillée, magnifique, tendu sur ses multiples pattes. Au contact de celles-ci, frênes, ronciers, fraises des bois avaient poussé, sur son tronc s'épanouissaient mousses multicolores, dessins hiéroglyphiques d'insectes xylophages, champignons aux fines fibres, blancs comme des coraux, des œillets ou encore des stalagmites. Tu contournais plusieurs fois l'animal pour trouver l'endroit depuis lequel il te parlait, semblait te dire je suis là depuis la nuit des temps, je suis à moi-même un chemin, je suis mort, mais je vis encore, par mon tronc qui nourrit, abrite rongeurs et insectes, par mes pattes, mes antennes qui cherchent à gagner du terrain, fouillent le sol, l'ensemencent de nouvelles essences différentes de la mienne, tout autant que ces végétaux dont la sève me touche me donnent la force de tenir sur mes pattes malgré ma vie foudroyée.

Tu sentais la senteur entêtante du genêt, celle poivrée des fougères, l'odeur des résineux était plutôt miellée. Tu sentais l'air sur ta peau, couloir frais au

niveau des jambes, sur le visage, bouffées tièdes, serrées, irrégulières, l'air qui passait. Il se passait plein de choses. Comme en réponse, des oiseaux se mettaient à lancer des cris, énergiques, d'une acuité inouïe. Grisée, tu dessinais des cercles concentriques autour du grand chêne dans l'air vibrant d'humidité. Tu tournais comme ça longtemps dans une danse lente. Peu à peu, les marqueteries d'ombre et de lumière s'estompaient, le ciel s'obscurcissait. Tu allais rester dormir là. Tu te couchais parallèlement à l'arbre. Au sol, les mousses étaient devenues des tapis, les calcaires des os. Tu essayais de te relever mais tu n'y parvenais pas. C'était comme si une main invisible te maintenait au sol.

Tu marches depuis près de une heure, depuis ta sortie du bureau, tu marches de plus en plus, prends de moins en moins le métro, tu t'approches de la périphérie de la ville, de ce que tu te plais à voir comme ses retraites où tu rejoins Guillaume. Tu marches, jambes ciseaux au milieu des vendeurs ambulants d'objets de culture africaine fabriqués en Chine, des chichas et leur gaine en faux Vuitton, des magasins d'or au poids, des boutiques de vêtements branchés. Tu croises des Noires aux perruques sophistiquées, extralongues, extravagantes, des cadres blancs de teint et de costume, des ados appareils dentaires, jeans troués, têtes mobiles. Au moment où tu t'engages dans la rue de Guillaume, une très jeune maman, boubou coloré et perfecto sombre, s'avance vers toi, un enfant dans une poussette, un autre au creux d'un kangourou dont le regard horizontal semble t'interroger, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Tu repenses à ton dernier rêve. La forêt comme toujours accueillante, enveloppante, une forêt familière, similaire à celle dans laquelle s'est embusqué ton oncle Paul. Et puis, à la fin, cette tétanie de tout ton être. Cette difficulté à bouger, à agir, à *y aller* qui te renvoie au moment présent. Qu'est-ce que tu cherches avec Guillaume ? Rien d'autre que sa compagnie, ça te réjouit, ça te ravit, ça te vivifie. La suite éventuelle, lui et toi en train de *coucher*, tu ne l'imagines jamais. Ta volonté est de rester dans cette antichambre, dans ces préliminaires du sentiment amoureux, là où le désir est à son acmé, là où ça chante. Oui, continuer à vivre les instants sur leur crête, sans projection vers l'avenir ni encombrement du passé.

Un autre homme t'aurait sans doute rapidement arrêtée et, te scrutant pour essayer de comprendre à qui il avait affaire, t'aurait lui aussi questionnée. Qu'est-ce que tu cherches ? Tu viens chez moi soigneusement maquillée, tu restes tard, tu t'intéresses à ce que je fais plus que de raison. Qu'est-ce que tu cherches ? N'importe quel homme, mais pas Guillaume, et c'est probablement pour ça que tu l'as choisi. Tu as senti que tu pouvais aller très loin sans qu'il réagisse. Qui est-il pour se contenter de ça ?

C'est avec cette interrogation que tu entres dans le studio d'enregistrement pour cette dernière séance qui, annonce-t-il, sera l'occasion d'un bilan.

Ses mails sont toujours hyperlaconiques. *OK. D'accord.* Jamais emphatiques et les rares fois où ils contiennent un *super*, il n'est suivi d'aucun point d'exclamation. Il accueille tes élans sans surprise, sans renchérir. Tu te demandes s'il se dose, comme un comptable de ses émotions, un commerçant de lui-même.

Tu l' observes tandis que Silvia passe. Même face à elle, qui trouble facilement les hommes, il reste sur sa ligne. Elle est du coup amenée à abandonner son air lassé de souveraine pour donner un peu d'elle-même – elle le remercie pour cette formation, est-ce qu'elle pourra le contacter pour des cours particuliers ? *non, désolé, comme je vous l'ai dit, je déménage en province.* La réponse a été formulée avec nonchalance. Il te semble découvrir là quelque chose à propos de Guillaume. Il a l'habitude de plaire. Il n'est pas l'homme seul et maladroit que tu t'étais dessiné. Tu te dis ça tandis que Silvia continue, *c'est dommage, je sens que ça m'ouvre des pistes, cette formation.* Guillaume reste statique. Une image passe : lui en équilibre sur une jambe, sur un plat de calcaire alvéolé. Au bout d'un moment quand même, il semble se laisser embarquer dans le badinage que Silvia lui propose, *tu m'as permis de découvrir plein de choses sur ma voix, j'espère que de mon côté, j'ai été pour toi une élève intéressante.* C'est un jeu, une drague, légère, automatique, qui ne veut rien dire ou seulement qu'il existe un autre homme derrière l'être hyperdélicat, que

ton idéalisme, ton éthérisme, et, il faut bien le dire, ton immaturité ont voulu fabriquer, un mâle, capable de coucher avec des filles qu'il n'aime pas, un homme qui court peut-être aussi après une femme qui ne veut pas de lui, une femme qui n'est pas toi.

Il y a quelque chose qui a l'air de s'allumer chez Guillaume face à Silvia, mais, quand elle s'arrête de jouer, il revient à sa neutralité.

C'est peut-être quelqu'un comme Hugues, qui ne sait pas où est son désir, un homme flottant, un ventre mou. Habitué donc à ce que des femmes tournent autour de lui, viennent s'offrir, peu vif à les saisir si elles ne se déshabillent pas d'elles-mêmes – dans un rapport hygiéniste et protégé. Il ferait partie de ces hommes qu'il faut aller chercher. C'est ce qui s'est passé durant toutes ces heures où il t'a accueillie dans son appartement. N'importe quelle autre fille qui aurait agi comme toi aurait obtenu la même chose. Tu es tombée dans le pot commun. C'est sur cette tonalité que tu achèves la séance, même pas triste, soulagée au fond de revenir à ce constat comme à un refuge, il ne s'est pas passé grand-chose.

Quand vous vous retrouvez tous les deux dans son appartement après le départ des autres, tu ressens pourtant de l'agressivité que tu manifestes à ta manière, *Ça sent une drôle d'odeur.*

Il va ouvrir une fenêtre. Il a fait du chou à midi. Et aussi un gâteau, *tu as faim ?* Sans attendre la réponse, il l'apporte devant toi. Le plat n'est pas entamé. Tu te rends compte qu'il l'a préparé en pensant que tu resterais, un dessert à la noix de coco, avec trois textures différentes, issues d'une courbe de cuisson décroissante, consistance flan en bas, moelleux dans un rendu de génoise au milieu, et croquant au-dessus. Tu mords dedans, c'est bon, tu avais faim, la noix de coco recèle comme si elle contenait du sel un arrière-goût pétillant qui surprend tes papilles.

Je t'ai sentie tendue pendant la séance, te dit Guillaume au bout de quelques minutes. Ça va ? Tu hoches la tête en un *non-oui* ambigu qu'il ne

relève pas. *Même si je déménage, tu peux utiliser mon studio d'enregistrement, je peux te passer une clé, te montrer comment fonctionnent micros et magnétos. Ça te permettrait de continuer à travailler ta voix, non ? Pourquoi pas ?* Puis à nouveau du mou entre vous, du vide, du jeu sans joie. Il va farfouiller dans la cuisine, tu feuillettes l'autobiographie de Keith Richards sans parvenir à te concentrer.

C'est peut-être quelqu'un d'à moitié là, un être caisse de résonance de l'autre. Au fond, malgré ta progressive sortie du sommeil de ces derniers mois, tu pourrais encore accepter qu'il n'y ait personne dans les autres ou quelqu'un qui comme toi, se terre sans vouloir se montrer.

Pas une fois tu n'es venue dans cet appartement en pensant aux dessous que tu avais mis, ou à la proximité de sa chambre que tu ne connaissais pas et que tu imaginais monacale avec des tomettes au sol, un étroit lit de bois et un couvre-lit de coton blanc. Tu as vécu comme si le sexe était un horizon lointain. Tu as vécu comme avant la rupture de ta puberté, ivre de tes sentiments, de ton désir, sans savoir ce qu'il y avait derrière, sans même te demander si le garçon en face de toi pouvait le partager, comme si la pénétration de ton corps par un corps masculin n'existait pas, tu as vécu comme avant, quand les choses se déroulaient avec la fluidité d'un récit des origines.

Tu vous vois. Deux ados coincés, deux paumés, deux frileux. Il est en manches longues alors qu'il fait presque vingt-cinq degrés, toi-même tu as souvent froid et toujours du mal à t'habiller légèrement.

Ou tout au plus tièdes en zone tempérée. Pleutres, handicapés du corps. Planqués au fond de vous-mêmes, planqués dans vos forêts, planqués derrière des mots trop hauts, qui vous font partir chacun dans votre direction sans jamais être ensemble.

Oui, ce que cet homme te permet, c'est encore et surtout de te complaire dans l'entre-deux, le retrait, la non-atteinte. T'installer dans la contemplation des belles images. Ne pas chercher à voir ce qu'il y a derrière de peur que leur

beauté ne soit dénaturée. Alors oui, rester dans l'antichambre, ce fantôme de relation. Demeurer dans ton sommeil *paradoxal*, convaincue que seul le rêve peut porter haut la vie.

Guillaume réapparaît une A4 entre les mains. Il vient d'envoyer une lettre à tous les labels français pour les convaincre de prendre son album. Il est soulagé, il a fait un geste *fort*.

Il te tend la feuille imprimée serré, petit corps, interligne simple. Il a voulu dire là ce qu'il pensait, défendre ses morceaux, mais aussi une chanson qu'il aime et qui n'a plus cours à notre époque. Il a voulu mettre son *cœur à nu*.

Tandis qu'il parlait, tu as continué à te sentir mal, à sentir mal cette lettre, sans doute prématurée, – ses compositions en l'état, avec cette musique, ne sont pas finies, vous étiez d'accord sur ça, non ? – et maintenant que tu la lis, cette impression se confirme.

C'est une lettre sincère et maladroite dans laquelle Guillaume donne l'impression de conduire à toute blinde les yeux fermés, de se rendre à un entretien crucial sans l'avoir préparé, de se jeter à l'eau en ayant oublié qu'il ne sait pas nager. Une lettre sincère et maladroite mais surtout maladroite.

Tu imagines la réaction de ceux que tu connais à la réception d'un tel mot, Matthieu, Clara, Roch, ils le trouveraient immature, fouillis, frustré aussi. Tu le lui dis en essayant de mettre les formes :

— J'ai peur que ta lettre crée des résistances, qu'on la trouve naïve, d'une naïveté confondante.

Tu essaies d'être délicate, mais ce qui parle en toi, ce n'est que la voix de base, avec tous ses clichés. Et c'est ce qu'il te renvoie.

— Je ne comprends pas ce que tu es en train de me dire.

(Son cœur indécentement mis à nu, c'est peut être ça qui te gêne.)

— Que ce n'est sans doute pas comme ça que ça se passe.

(Son cœur, ton cœur, que tu n'arrives pas à écouter, le cœur, *ce vieux mot*, chante-t-il.)

Et te voilà à tenter de lui faire comprendre des codes professionnels que tu ne maîtrises pas : on ne dit pas tout ce qu'on pense aux gens qu'on ne connaît pas, tu t'entends même prononcer ces mots, *il faut un minimum jouer le jeu*. Et, tandis qu'il ne te répond rien, que ses yeux balaient l'espace devant lui et que son regard s'opacifie, tu passes de la consternation à l'agacement, et de l'agacement à une véritable colère, contre lui qui ne joue pas le jeu, contre ta propre impuissance vis-à-vis de lui, contre lui encore qui a arrosé les producteurs avec cette lettre sans t'en parler alors que tu aurais pu l'avertir du danger de ce qu'il faisait, oui, c'est surtout ça qui te met en rage, qu'il ait fait cavalier seul alors que tu aurais voulu qu'il te ressente comme une alliée indispensable, colère qui te déborde et que tu t'efforces de contenir, consciente que tu n'as aucune légitimité à la lui exprimer, qu'aucun de vos pactes, les explicites comme les implicites, ne te le permet. Et qu'il pourrait donc te répondre : tu n'as aucun droit sur la manière dont je gère ma carrière, tu n'es pas mon agente, tu n'es pas mon amante.

Mais il continue à demeurer silencieux et ta colère de grimper. Vous n'avez jamais vraiment parlé de vous comme les gens qui ont envie de se connaître le fond. Et tu as accepté ça, rester en surface, dans cette distance, tous ces instants où vous vous êtes frottés l'un à l'autre, mais où, au fond, il ne s'est rien passé.

C'est ta vie. Chaque semaine partir du bureau et marcher longtemps pour rendre visite à un homme qui ne te regarde pas. Rêver intensément de lui, mais ne pas savoir lui parler. Dans quelques minutes, vous allez vous quitter, si tu en fais la demande, vous vous reverrez d'ici quelques jours, les compteurs remis à zéro. Tu sais la facilité qu'ont les choses élastiques à revenir à leur point de départ entre vous. Tu éprouves soudain une intense envie de violence.

Peut-être a-t-il senti ça, il a l'air de revenir dans la pièce, en face de toi, tu le vois avant même qu'il s'exprime, à son regard qui se place plus droit, à son corps qui se redresse.

— Je sais que cette lettre risque de me griller, mais c'est peut-être ce que je cherche.

Et tandis que, incrédule, tu le fixes, il développe. Oui, l'envoyer est sans doute une manière de solder sa vieille ambition d'avoir du succès et de vivre sa chanson pour ce qu'elle est : un geste nécessaire pour lui, à partager avec ceux qui le souhaitent sans chercher plus loin. Il peut trouver des dates de concert 5, 6 fois l'an dans de petites salles, le reste du temps proposer des ateliers de chant dans les endroits où il y a des besoins, les hôpitaux, les prisons, les banlieues, les coins paumés où les gens s'emmerdent et font des conneries, ce ne serait déjà pas si mal.

Tu peines à l'écouter, engloutie dans ta défaite, celle de ne pas avoir réussi à lui parler, et il doit te poser plusieurs fois la question. *Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ?*

Aller se balader en forêt, hors de Paris, aurait été possible, mais tu n'as une fois de plus pas osé, tu es restée sur le bord, combien de temps vas-tu ? Ce sera la ville donc, le jardin des Tuileries.

Vous y êtes maintenant. Il fait chaud. Le sol est une étendue claire, poudreuse, éblouissante, les gens graduent les allées, certains s'arrêtent pour photographier les statues verticales comme les arbres et l'obélisque de la Concorde dans l'axe. Vous marchez vous aussi droit, vous longez, les femmes allongées sur des transats, jupes et manches de chemisiers retroussées, yeux fermés, les hommes, vestons pliés sur les accoudoirs des chaises, encombrés de leur cravate incongrue, les couples côte à côte, une glace, une cigarette, un livre à la main. Un groupe de jeunes est étendu sous une statue en plomb de Maillol. Tu te rapproches. Le soleil révèle les multiples nuances d'oxydation du métal. Tu t'appuies à la rambarde devant toi, derrière, tu sens Guillaume, tu fermes les yeux, en esprit tu te renverses, tu plies, ploies comme une fleur ivre vers lui puis tu te laisses aller dans ses bras. Tu as envie de te lâcher en arrière mais tu ne le fais pas, tu joues à le faire, continues à la jouer mental. Arrête ! Tu arrêtes, fixes les irisations rosées, argentées, bleutées du plomb, la statue qui semble aérienne malgré son tonnage, faire du léger avec du lourd, du précieux avec du métal ordinaire, ça te va, la question est comment ?

Vous repartez, vous vous enfoncez dans les marges du jardin, les allées se rétrécissent, une mare à plantes aquatiques, des nénuphars, des bambous, des graminées, une eau opaque, des roucoulements de pigeons se font entendre sous le vrombissement d'avions ou de voitures ressemblant à des avions, puis le monde se raréfie, le bruit s'éloigne. Tu laisses remonter les mots de Guillaume dans sa lettre aux producteurs.

Saisir le réel, la vie, ne pas raconter d'histoires.

La beauté sauvera le monde.

Une ultime proposition : exagérer l'essentiel

Tu t'arrêtes, le regardes, je voulais te dire. *Elle m'a bouleversée, ta lettre.* Il te renvoie des yeux qui vacillent un peu, *Mais je croyais...*

Il a baissé le ton. Tu te mets à son diapason. Bon, tu n'es pas sûre que ce soit le type même de lettre professionnelle, mais, toi tu l'as trouvée bouleversante. Tu détailles le tressaillement des petits muscles autour de sa bouche tandis qu'il reçoit tes paroles. Le silence s'installe. Il va te falloir aller plus loin, nommer ce qui s'est passé entre vous, *il s'est bien passé quelque chose ?*

Il te répond rapidement, le regard droit. *Je crois, oui,* mais il a senti que tu aimais ton mari et lui non plus, il n'était pas très disponible, encore pas mal *englué dans une vieille histoire.* Ça va mieux maintenant. Les moments que vous avez passés ensemble lui ont fait *beaucoup de bien.*

Alors, tu lui poses toutes les questions que tu ne t'es pas autorisées jusqu'à présent, plus de sujets interdits, plus de scénarios en dehors desquels les choses seraient forcément moins belles. Il te répond, tu comprends : il est un homme en mouvement, qui tente de tenir son cap artistique sans toujours bien savoir où il se trouve ; concernant les femmes, il n'a pas souvent été célibataire, pas souvent amoureux non plus, mais là aussi il essaie.

Pour ce qui est de vous, il n'a pas voulu aller te chercher, non qu'il n'en soit pas capable, en bon mâle il est dressé pour ça depuis l'enfance, mais parce qu'il a senti que si tu venais comme ça vers lui ce ne serait pas vraiment venir et ce qu'il voulait c'est que tu viennes à lui ou pas, mais de toi-même. Vous parlez comme jamais. Vous parlez la plupart du temps sans vous regarder et cela ne te manque pas. Tu penses à ton rêve sur le manque de regard masculin. Tu penses une nouvelle fois que oui, il est temps de casser le pacte que tu as passé avec les hommes quand tu es entrée dans l'âge adulte, ils te donnent leur regard, tu t'effaces devant eux.

Le temps passe, le parc ferme et vous vous repliez sur les quais. Anatole France, Voltaire, Malaquais anciennement quai de l'Écorcherie, vous marchez côte à côte sans parler et tu sais qu'il va te falloir maintenant répondre à la question de savoir ce que les corps ont à dire dans votre histoire. C'est à ce moment-là que Guillaume te demande pour la seconde fois de la journée ce que tu veux faire. Tu enlaces sa taille. Il te répond en plaçant son bras autour de ton épaule, persiste à te laisser aux commandes de votre relation. Quai de Conti, des Grands-Augustins, rue Gît-le-Cœur. Tu ressens joie, légèreté, chaleur, un peu de désir aussi, mais ce qui submerge tout, c'est l'amour, l'amour qui te fait souhaiter le meilleur à cet homme bientôt loin de toi, l'amour, du moins ça y ressemble, qu'il t'a donné en t'accueillant chez lui semaine après semaine, l'amour que vous pouvez vous donner sans le faire. Alors, rue de l'Hirondelle, tu le serres dans tes bras et lui dis bonsoir. Et en le quittant, tu emportes un peu de sa liberté ; sa liberté, une proposition de vie propre, le moment où la parole décolle, où le chant monte ; cette liberté, c'est à elle que, semaine après semaine, tu es allée te frotter, c'est elle dont tu as voulu t'imprégner pour la faire tienne.

Et cette liberté, tandis que tu marches vite dans les rues vides pour rentrer chez toi, te permet de discerner ce que tu dois faire. Tu ne sais pas ce qu'il y a hors des études, des boîtes, tu ne vas pas aller chanter, tu n'es pas Guillaume, tu ne sais pas ce que tu vas faire, mais tu vas chercher, *faire quelque chose d'un peu moins con, c'est le moins que je puisse faire*. Tu n'as plus peur. Tu appelles Hugues, tu tombes sur son répondeur, tu laisses un message où tu donnes ta démission.

Ce soir-là en arrivant chez toi, tu as du désir pour Matthieu. Il dort déjà, tu l'enlaces, t'enivres de l'odeur de bois fumé que sa peau charrie et sans doute sent-il ce qui t'anime car il se réveille. Son corps répond à l'énergie du tien, vous faites l'amour. C'est tendre, et joyeux, et fervent. Vous vous retrouvez, vous rechoisissez.

Les jours suivants, elle revient pourtant, la tentation de la forêt, ses arbres parasols, ses senteurs mêlées, miellées, ses sous-bois, ses vibrionnements d'ombre et de lumière. La forêt, ses caches régulières, son atmosphère familière, d'enfance et de lenteur, la forêt, les mares calmes, la marge inoffensive, il y a encore une part de toi qui voudrait continuer à s'y réfugier.

Il y a ce conte BBD, hymne à la passivité, à la rêverie, au repli du soi, au refuge dans le fin fond des forêts, bellobois, belle aux abois. Ce conte qui semble dire dans toutes ses versions qu'*à qui a de la chance, le bien vient même en dormant*. Ce conte, cette fabrique de la femme. En finir avec. Allez, Bérénice.

Tu es face à Pierre assis dans sa chaise haute. Il te regarde comme à son habitude, calmement, intensément, et tu le regardes aussi pour répondre à son appel qui, depuis plusieurs semaines, ne prend plus la forme de hurlements ou de pleurs mais celle de ses yeux vers toi. Soudain, le vertige te prend, déroule la suite habituelle d'états de conscience en forme de poupées russes qui te font te désolidariser de ton corps tandis que la dernière dans laquelle tu t'es retrouvée propulsée te fait percevoir la scène présente – Pierre sur son vieux siège qui s'est remis à crier, les carreaux céladon de la cuisine derrière lui, le plafonnier triangulaire au-dessus – depuis ce lieu reculé d'avant ta naissance ou d'après ta mort, lieu doux, familier, chaleureux dans lequel tu pourrais comme d'habitude t'abandonner, t'évanouir. Mais cette fois, tu luttas pour ne pas, rampes dans la forêt sur le sol de laquelle les mousses sont des tapis, les calcaires des os. Tu le

vois clairement, *les calcaires sont de véritables os. Sortir du bois.* C'est ce que tu veux. *C'est ce que je veux.* D'une impulsion énergique, tu regagnes ton corps et l'instant présent où Pierre t'appelle toujours. Revenue de loin, revenue à toi, tu le regardes et lui dis en lui prenant les mains *je suis là maintenant, je suis tout à fait là.*

REMERCIEMENTS

Merci à Emmanuel d'avoir été *là* – pour ce texte, pour tout – et merci à son double, Emmanuel Manil, d'avoir prêté des extraits de ses poèmes à Guillaume.

Merci à Laurence pour sa foi dans ce roman et son temps d'accompagnement.

Merci à Dominique Guérin pour son enthousiasme et ses bienveillants retours.

Merci à Pierre-Alain Lods, Sylvestre Meinzer, Blanche et Jean-Pierre Monglon, Jelka Radnic-Rivière, pour leur lecture.

Merci à Hakim Benzakour, Christelle Destors, Guiraud, Manu Lods, Perrine Mora-Fontaine pour leurs témoignages.

© *Mercurie de France*, 2017.

Anne-Sophie Monglon

Une fille, au bois dormant

Ton sommeil c'est d'abord ça, la tentation d'être ailleurs, l'obsession par moments, à d'autres la dispersion, l'engagement comme un mot abstrait, le voyage dans le passé, le futur, le vague, le refuge dans la forêt.

Lorsque Bérénice Barbaret Duchamp, trente-trois ans, cadre dans une grande entreprise de communication, rentre de congé maternité, elle sent qu'on la regarde différemment. En son absence, des changements notables ont eu lieu. Progressivement elle est mise à l'écart.

Bérénice, qui n'a jamais cherché à être en première ligne ou dans la lumière, aurait tendance à accepter la situation, comme anesthésiée. Mais son mari et son amie Clara la secouent : elle doit se battre ! À la faveur d'un stage de développement personnel — « placer sa voix pour trouver sa voie » —, elle se lie d'amitié avec Guillaume, le formateur musicien. Chez le jeune homme, elle décèle un possible alter ego. Cette rencontre, conjuguée avec les sollicitations toujours plus urgentes de son nourrisson, lui donnera peut-être la volonté de se réveiller.

Avec ce premier roman, Anne-Sophie Monglon peint la trajectoire d'une femme moderne confrontée à la violence du monde du travail, qui tente de se réapproprier sa vie et de lui donner un sens.

Cette édition électronique du livre
Une fille, au bois dormant de Anne-Sophie Monglon
a été réalisée le 9 mai 2017 par les [Éditions Mercure de France](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715245297 - Numéro d'édition : 311896)
Code Sodis : N87082 - ISBN : 9782715245303.
Numéro d'édition : 311899

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.